

© Giullio Piscitelli, Lampedusa, Italie, 6 juin 2015, de la série From there to here, immigration in the time of fortress Europe, 2010-2015. Courtesy Nuit de la Photo, La Chaux-de-Fonds



© Delphine Schacher, Brumes et pluies, de la série La mécanique céleste, 2014. Courtesy Nuit de la Photo, La Chaux-de-Fonds

SOMMAIRE

PUBLICATIONS RÉCENTES 4
ÉVÉNEMENTS 8
SUISSE ROMANDE 16
SUISSE ALÉMANIQUE 48

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, historienne de l'art et critique AICA.
Contact : info@phototheoria.ch

Commentaire de Giulio Piscitelli à propos de l'image de couverture :
" Lampedusa, Italy - June 6th 2015 - Immigrants disembarked and covered with termal sheet, after been rescued at 120 miles from the italian coast with other 100 persons by a joint operation of Italian Guardia di Finanza, Italian coast guard And Italian and Irish navy. At the end of the operation were rescued more than 3000 persons attempting to cross the Strait of Sicily. "



© Morvarid K, de la série Preserved for a better day, 2013. Courtesy Nuit de la Photo, La Chaux-de-Fonds

Couverture – Nuit de la Photo

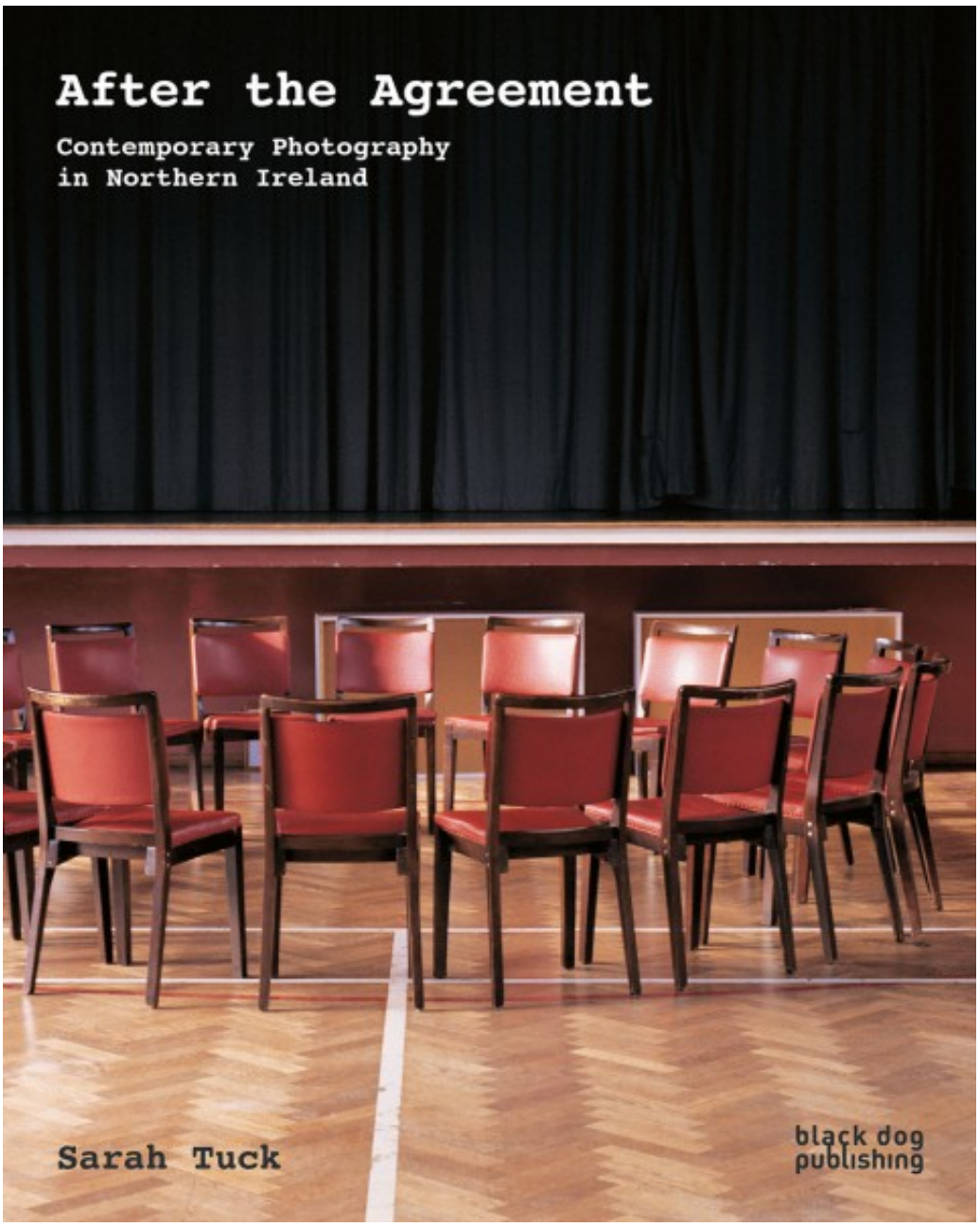
Quelques mots sur trois travaux projetés le 13 février lors de la Nuit de la Photo à La Chaux-de-Fonds :

Giulio Piscitelli. De là-bas à ici : l'immigration et l'Europe-forteresse (2010-2015)
L'immigration vers l'Europe n'a cessé d'augmenter ces trente dernières années, principalement en raison de l'instabilité politique et sociale au Moyen-Orient et en Afrique subsaharienne. Pendant plus de quatre ans, Giulio Piscitelli a enquêté sur la crise et a couvert quasiment tous les pays concernés, des portes de l'Europe (Italie, Grèce et Espagne) aux pays de transit (Libye, Tunisie, Égypte, Soudan, Serbie et Bulgarie). Il nous livre une histoire, celle des conséquences désastreuses des bouleversements dans le monde et la réponse de l'Union européenne aux personnes en quête de sécurité, loin des conflits et de la misère. Ce reportage est réalisé pour les agences de presse Contrasto et Réa.

Delphine Schacher. La mécanique céleste (2014)
" Dans *La mécanique céleste*, je propose un regard sur cette planète mystérieuse où la nature retrouve le pouvoir sur l'homme. Les installations nécessaires à l'usage de la biodynamie surgissent telles des intrigues visuelles […]. Les photographies jouent avec les matières, les lumières, les objets aperçus lors de mes visites s'apparentant à des explorations cosmiques au cœur du Valais. Jacques et Marion, les deux magiciens de Beudon ont non seulement su lier science et conscience mais aussi redonner vie à la lenteur perdue de notre société, cette lenteur si bonne faisant place au rythme de la vie, au souffle du vent, à l'ombre des nuits, une nouvelle temporalité allant au-delà du temps qui passe et laissant place à tout ce qui vit, tout naturellement. " Delphine Schacher

Morvarid K. Preserved for a better day (2013)
Morvarid K est née en 1982, à Téhéran. Vivant entre plusieurs lieux, elle porte son regard sur l'absurdité quotidienne et la tension viscérale qui fait qu'une chose, bien qu'absurde, se reproduit jour après jour. Elle travaille sur les notions d'entre-deux, d'invisible, de transition, de frontière et de temporalité. Elle considère l'Iran comme son cœur et y consacre la plupart de ses projets photographiques.

Sources : http://www.visapourlimage.com/fr/exhibition/6614.do http://www.delphineschacher.com/la-mcanique-cleste-intro/
http://www.loeildelaphotographie.com/fr/2015/07/07/article/28487/arles-off-2015-club-des-da-chassary-belarbi-et-morvarid-k-2/

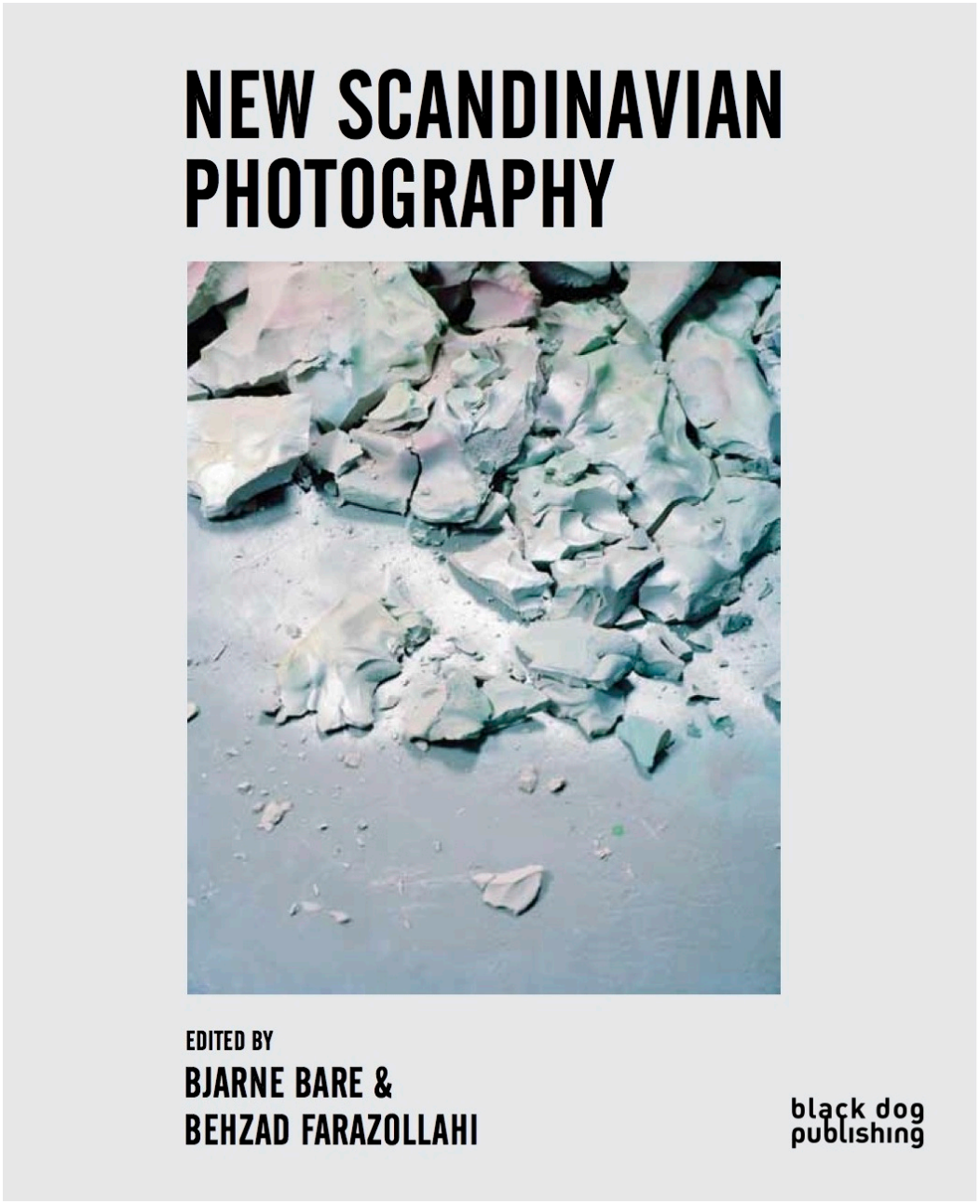


PUBLICATIONS RÉCENTES

After the Agreement. Contemporary Photography in Northern Ireland
Sarah Tuck, éd., Londres, Black Dog Publishing, 2015
www.blackdogonline.com

Cet ouvrage propose une analyse critique des pratiques photographiques en Irlande du Nord depuis l'accord du Vendredi saint (Good Friday Agreement) en 1998. Les thèmes de la mémoire, du deuil, de la justice et de la trahison y sont notamment abordés. La photographie est sans cesse mise en rapport avec d'autres disciplines pour nourrir la réflexion. Le livre présente les propos et les images de John Duncan, Mary McIntyre, Malcolm Craig Gilbert, Paul Seawright, Kai Olaf Hesse et David Farrell en lien avec l'héritage des "Troubles". Lors de différentes conversations, les photographes se sont exprimés sur les problématiques liées aux conflits passés dans leur rapport au présent. Ils traitent du lieu comme archive, du développement urbain de Belfast, des difficultés à se souvenir mises en tension avec le désir d'aller de l'avant…

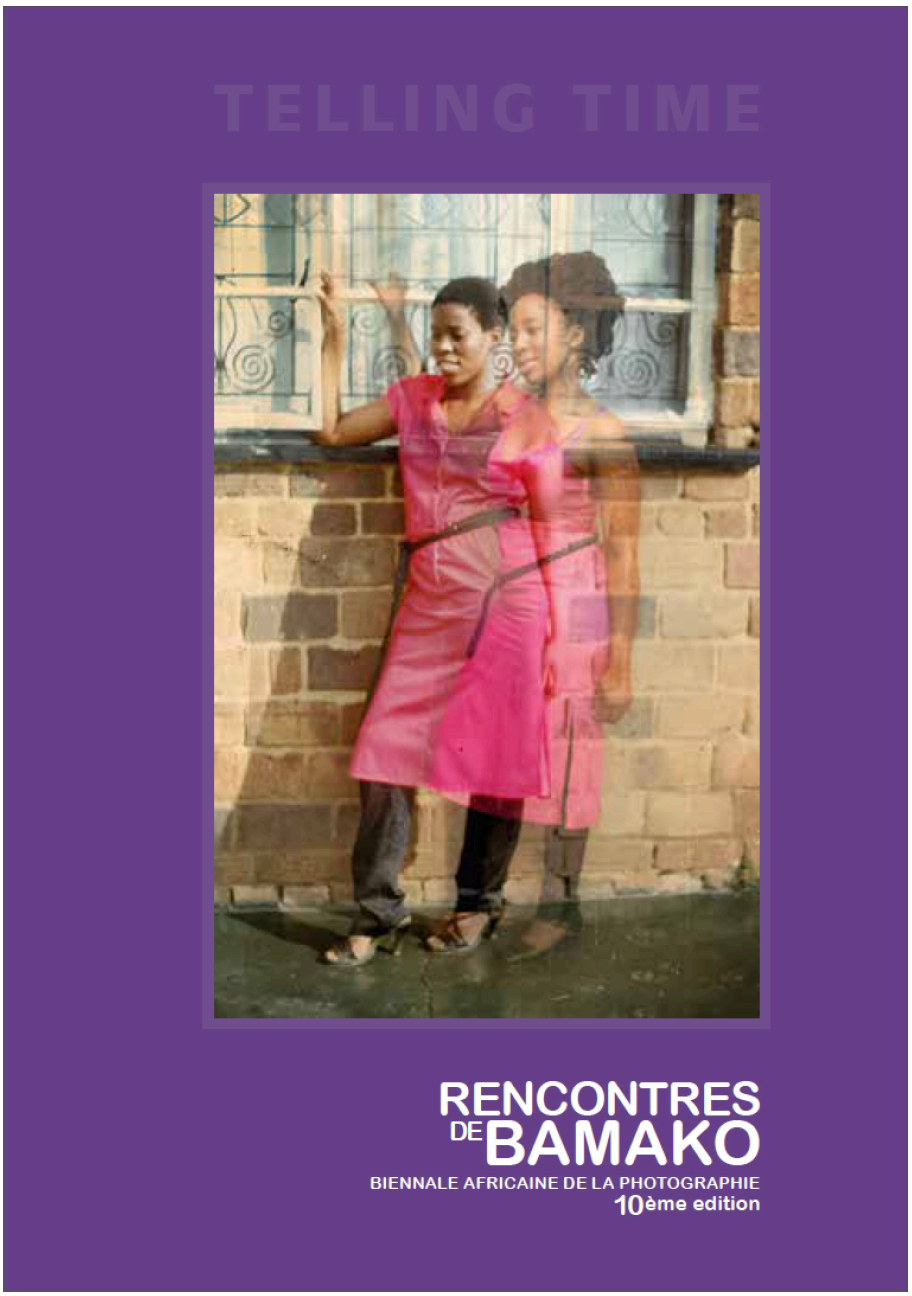
En savoir plus : http://blackdogonline.com/photography/after-the-agreement.html



New Scandinavian Photography
Bjarne Bare, Behzad Farazollahi, éds., Londres, Black Dog publishing, 2015
www.blackdogonline.com

Depuis la fin des années 1980, la photographie scandinave s'est fait connaître au niveau international et a beaucoup évolué en passant du photojournalistique traditionnel à des pratiques artistiques contemporaines. Ce livre, réalisé en collaboration avec la galerie Melk à Oslo, est centré sur la photographie scandinave des dix dernières années et propose une large palette d'artistes qui explorent le médium photographique. À travers des essais et des entretiens avec les artistes, l'ouvrage développe un questionnement sur les propriétés techniques, matérielles et médiatiques de la photographie dans le contexte de l'art et de la communication en général, notamment à travers les supports imprimés et le médium de l'exposition (en particulier de l'installation). Des artistes reconnus comme des talents émergents se côtoient dans cette publication centrée sur la réflexion autour du médium photographique.

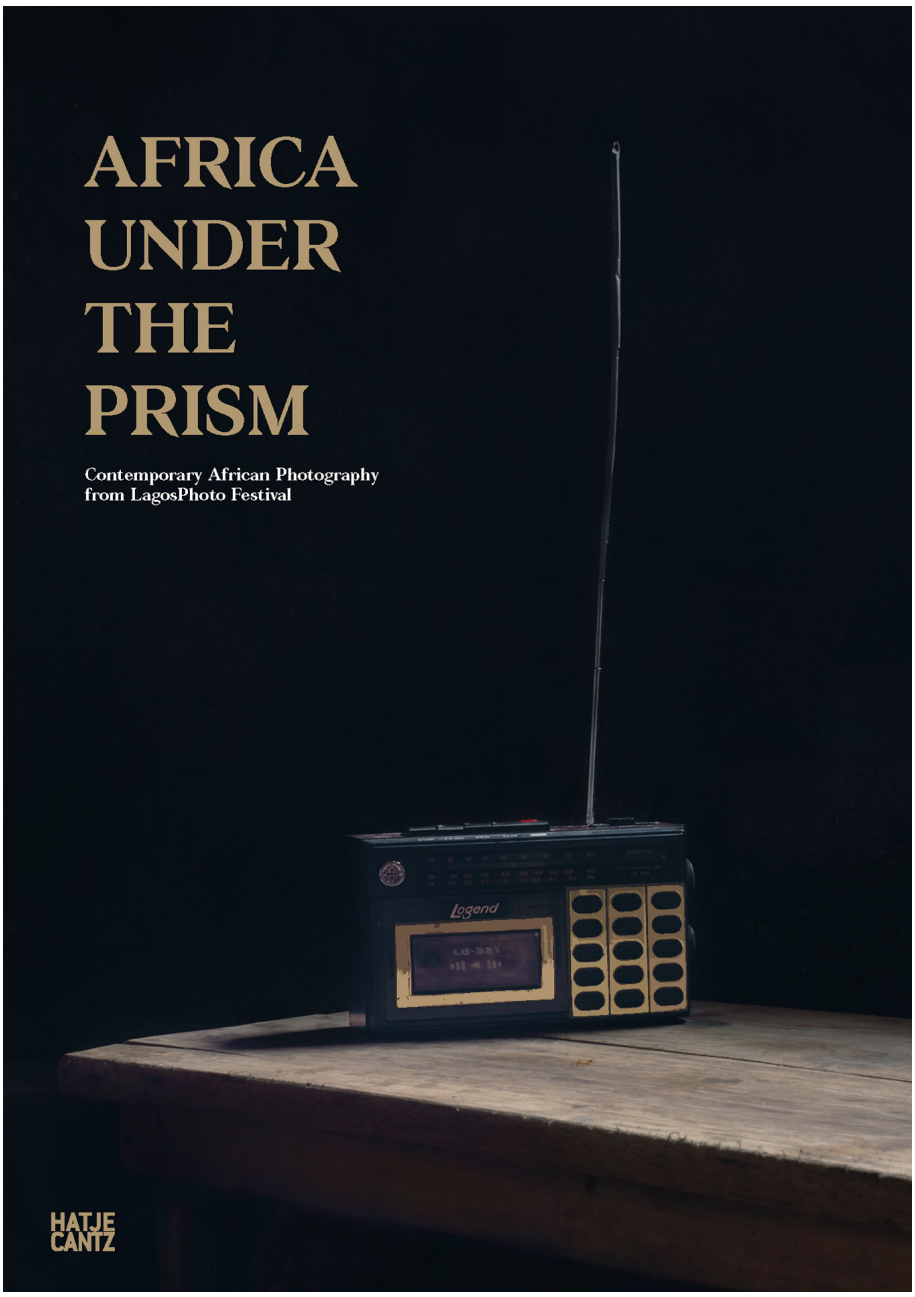
En savoir plus : http://blackdogonline.com/all-books/new-scandinavian-photography.html



Telling Time. Rencontres de Bamako – 10ème biennale africaine de la photographie
Antawan I.Byrd, Bisi Silva, Yves Chatap, éds., Heidelberg, Kehrer, 2015, 456 p.
www.kehrerverlag.com

Pour fêter sa dixième édition et ses vingt ans d'existence, le festival malien propose un ouvrage conséquent tourné aussi bien sur l'avenir de la photographie africaine que sur son passé (en fin d'ouvrage, 80 pages retracent le parcours réalisé depuis 1994). Les Rencontres de Bamako 2015 sont ouvertes aux pratiques les plus variées de l'image actuelle – photographie, film, vidéo ou animation – et se tournent vers les artistes qui abordent, dans une belle diversité d'approches, les thèmes passionnants du temps et de la narration.
Nassim Daghighian

" S'inspirant à la fois de la riche tradition orale du Mali et des bouleversements récents de ce pays, cette nouvelle édition interroge les procédés utilisés par les artistes pour raconter leurs expériences, réelles ou imaginaires, du Temps. Par cette chronique des différentes manières dont les artistes s'emparent des liens imprévisibles et substantiels entre l'action politique, l'expérience sociale et l'expérience esthétique, *Telling Time*, ou "conter le temps", offre une multiplicité de perspectives permettant de mesurer le rôle de convoyeur des pratiques photographiques en Afrique […] "
Bisi Silva, directrice artistique ; Antawan I. Byrd et Yves Chatap, curateurs associés (source : dossier de presse)



Africa under the Prism. Contemporary African Photography from LagosPhoto Festival
Azu Nwagbogu, éd., Ostfildern, Hatje Cantz, 2015, 488 p.
www.hatjecantz.de

Azu Nwagbogu, Directeur et fondateur du LagosPhoto Festival, nous propose une rétrospective des éditions 2010 à 2014 de ce festival récent établi à Lagos, la plus grande ville d'Afrique. Ce livre au prix modéré est richement illustré et bien imprimé. Le titre de l'ouvrage s'inspire du premier thème abordé en 2010, " No Judgement : Africa Under the Prism ", qui traitait de la diversité de la culture et des réalités du continent africain. Lors de la seconde édition de LagosPhoto, l'équipe curatoriale a réuni des jeunes photographes documentaires autour de la bannière " What's Next Africa ? The Hidden Stories ". En 2012, la ville nigériane est au centre de l'attention dans " Seven Days in the Life of Lagos ", invitation à découvrir aussi bien des photographes établis qu'émergents. Cette troisième édition a permis de montrer les facettes les plus actuelles de Lagos et, plus généralement, des villes africaines en pleine mutation. Ces aspects ont été développés l'année suivante dans " The Megacity and the Non-City " qui s'interroge sur l'identité africaine – individuelle et collective – à l'ère numérique. En 2014, " Staging Reality, Documenting Fiction " a permis de révéler une autre facette des images artistiques africaines et, en traitant de l'ambiguïté entre réalité et fiction, d'inscrire ces pratiques dans le champ de la photographie contemporaine sur le plan international.
Nassim Daghighian



© Michael von Graffenried. Courtesy Nuit de la Photo, La Chaux-de-Fonds

ÉVÉNEMENTS

Nuit de la Photo
La Chaux-de-Fonds, 13.02.2016, 17h-00h
www.nuitdelaphoto.ch

Arpenter la ville de La Chaux-de-Fonds, passer de lieu en lieu et découvrir sur grand écran les œuvres de photographes prestigieux ou moins connus, telle est l'expérience à laquelle convie chaque année, depuis 2012, la Nuit de la Photo. Le programme de cette 5e édition réunit une trentaine de séries issues des courants les plus divers de la photographie contemporaine, avec une prédilection pour les travaux abordant des sujets d'actualité sensibles, des thématiques sociales ou des problématiques identitaires. L'une des séries présentées sera récompensée par le Prix de la Nuit de la Photo. Comme chaque année, le lauréat sera désigné par les spectateurs qui, au terme des projections, voteront pour le photographe de leur choix. L'entrée est gratuite sur tous les lieux. Pour soutenir la manifestation, nous recommandons l'achat du catalogue de la Nuit de la Photo 2016, disponible sur les lieux de projection au prix de CHF 15.-
Direction artistique : Andrée Moser-Morel

Programme de la Nuit de la Photo

17h15, Club 44, Conférence de Michael von Graffenried :
" Robert Frank et moi : influence, rencontre et complicité "

19h00 – 00h00, Projections sur tous les sites

23h15, Remise des bulletins de vote pour l'attribution du Prix de la Nuit de la Photo 2016.

00h00, Annonce du Prix de la Nuit de la Photo 2016, décerné par le public. Projection du travail du lauréat.

Source : dossier de presse



© Morvarid K, de la série Preserved for a better day, 2013. Courtesy Nuit de la Photo, La Chaux-de-Fonds

Photographes présentés à la Nuit de la Photo :

Rétrospectives
Robert Frank
Marcel Imsand
Fernand Perret

Grand Angle
Martin Parr
Paolo Woods et Gabriele Galimberti
Michael von Graffenried
Drive In, Galerie Esther Woerdehoff, Paris
Martin Gusinde

Visages de la migration
Giulio Piscitelli
Guillaume Poli
David Marchon
Théophile Bloudanis
Figures du pouvoir
Mark Henley
Mark Duffy

Regards sur l'Histoire
Ambroise Tézenas
Danila Tkachenko

L'Ukraine entre guerre et paix
Guillaume Herbaut
Shilo Group
Niels Ackermann

Villes en mutation : Hong Kong et Téhéran
Pierre Montavon
Motonari Hatakeyama
Ahmad Motallayi

Portraits : l'intime, le social, le politique
Thierry Bouët
Delphine Chanet
Morvarid K
Jennifer Thoreson
Chassary & Belarbi

Narrations photographiques
Kathy Ryan
Delphine Schacher
Jennifer Niederhauser Schlup



© Ambroise Tézenas, Prison de Karosta (Lettonie), « Derrière les barreaux »: l'Attraction, 2009 (Source: Karosta cietums, Lettonie), de la série Tourisme de la désolation / I was here, 2008-2012



© Gabriele Galimberti & Paolo Woods, de la série Les paradis, 2012-2015. Courtesy Institute
An employee of Jetpack Cayman demonstrates this new watersport, now available on the island. A 2000cc motor pumps water up through the Jetpack, propelling the client out of the sea (359 USD for a 30-minute session). Mike Thalasinos, the owner of the company, remarks, “The Jetpack is zero gravity, the Cayman are zero taxes, we are in the right place!” Grand Cayman.



© Matthieu Gafsou, Sans titre, de la série Terres compromises, 2010, tirage pigmentaire, 65x80 cm, 1/5. Courtesy Galerie C

Art et crise migratoire

Table ronde et vente aux enchères au profit de l'aide aux réfugiés, Galerie C, Neuchâtel, 17.02.2016, 14h-22h
www.galeriec.ch

Avec les artistes visuels : Luc Andrié ; Matthias Bruggmann ; Damien Comment ; Matthieu Gafsou ; Anne Golaz ; Florence Grivel ; Magali Koenig ; Elisabeth Llach ; Christian Lutz ; Jérôme Meizoz ; Yann Mingard ; Guy Oberson ; Anne Peverelli ; Augustin Rebetez ; Virginie Rebetez ; Mathieu Bernard Reymond ; Simon Rimaz ; Jules Spinatsch ; Joel Tettamanti : Myriam Ziehli.
Auteurs et musiciens : Ophélie Caillaux ; Elina Duni & Colin Vallon ; Nicolas Couchepin ; Ariane Epars ; Nancy Huston ; Louis Jucker ; Pascale Krammer ; Les Petits Chanteurs à la Gueule de Bois ; Olivia Pedroli ; Thierry Romanens ; Antoinette Rychner ; Erika Stucky ; Oy et Franz Treichler qui ne peuvent offrir de concert privé pour des raisons techniques ont proposé de reverser leur prochain cachet au profit de cette cause.

Les informations qui nous parviennent sont alarmantes, les images insoutenables. Depuis l'îlot de sécurité qu'est la Suisse, les possibilités d'actions semblent parfois aussi compliquées que dérisoires. Les mots manquent, tout comme les solutions, et la passivité pourrait gagner.
Concernés, profondément touchés par le drame humain qui est en train de se jouer aux portes de l'Europe, quelques artistes ont décidé de se réunir afin d'apporter une réponse concrète qui soit à la hauteur de leurs préoccupations et de leurs moyens.
Ainsi, le 17 février 2016, une action de groupe aura lieu en marge de l'exposition *Papier Bitte !* à la Galerie C de Neuchâtel. Une trentaine d'artistes offrirons leurs œuvres (photographies, peintures, dessins, performances privées, …) afin de soutenir les activités de deux associations. La totalité des fonds récoltés à l'occasion d'une vente aux enchères sera reversée à l'association RECIF (www.recifne.ch) qui favorise l'intégration des femmes dans le canton de Neuchâtel, et à un projet de SOLIDAR, actif dans les camps de réfugiés au Liban (www.solidar.ch/fr/projet/liban-aide-aux-refugies-syriens-au-liban).



© Anne Golaz, Le baiser, 2013, de la série Corbeau, 2004-2015, tirage pigmentaire, 61x70 cm, 1/5. Courtesy Galerie C

Programme

14h00: Ouverture de l'exposition, découverte des œuvres qui seront mises aux enchères

17h30: Vernissage ; *Maison orpheline*, sculpture monumentale de l'artiste Agnes Janich

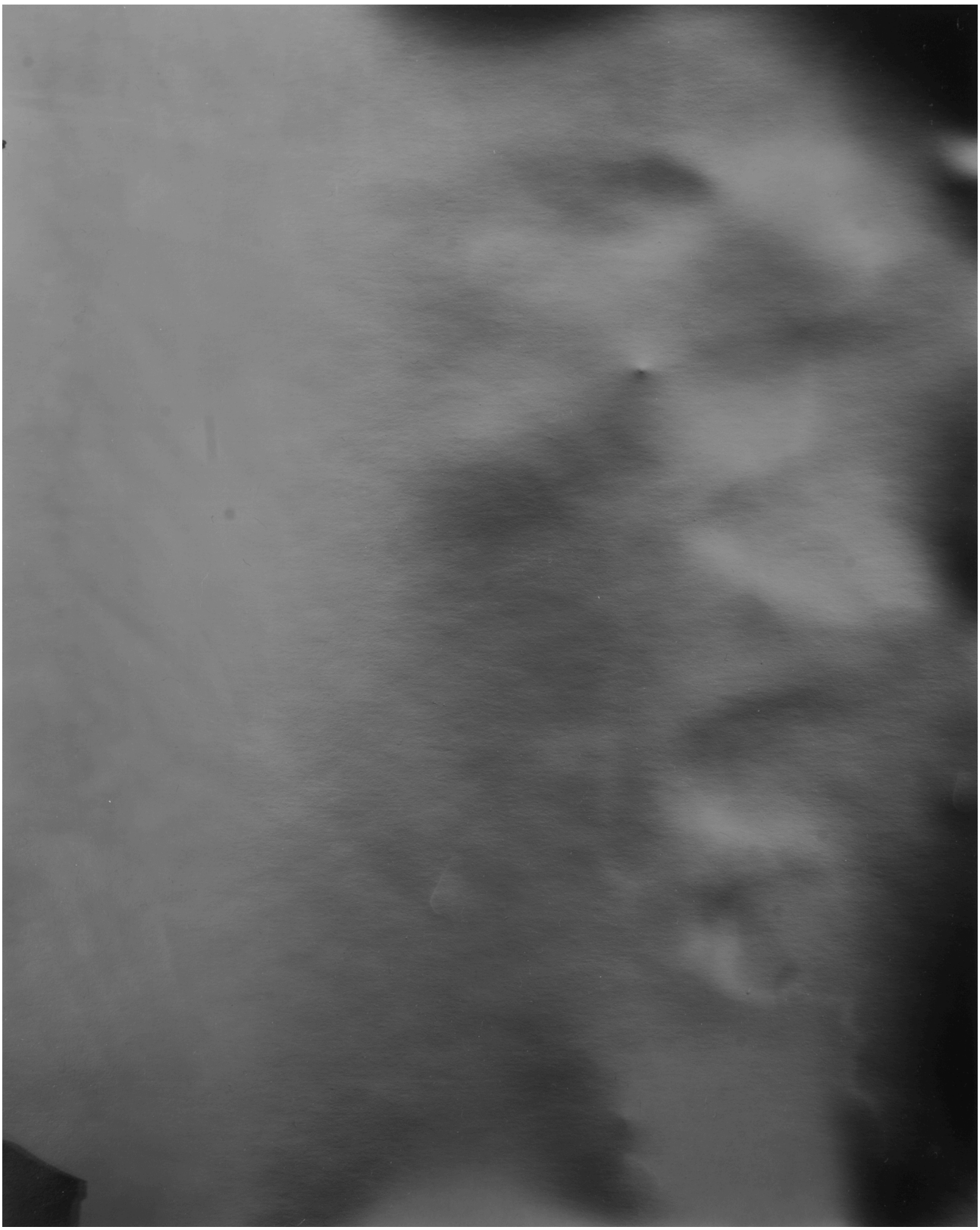
18h30-19h30: Table ronde *Crise migratoire: quelle place pour l'art au sein du débat politico-médiatique ?*

Médiateur : Laurent Caspary, journaliste à la RTS

Avec :Mathieu Menghini, historien et praticien de l'action culturelle ; Kaveh Bakhtiari, réalisateur ; Fabio Lo Verso, Directeur de la publication au journal *La Cité* ; Thomas Facchinetti, Conseiller communal, Président de la Ville de Neuchâtel

20h30: Vente aux enchères.
Commissaire-priseur : Arnaud Robert. Prix de départ entre 200.– et 300.– CHF

Source : dossier de presse



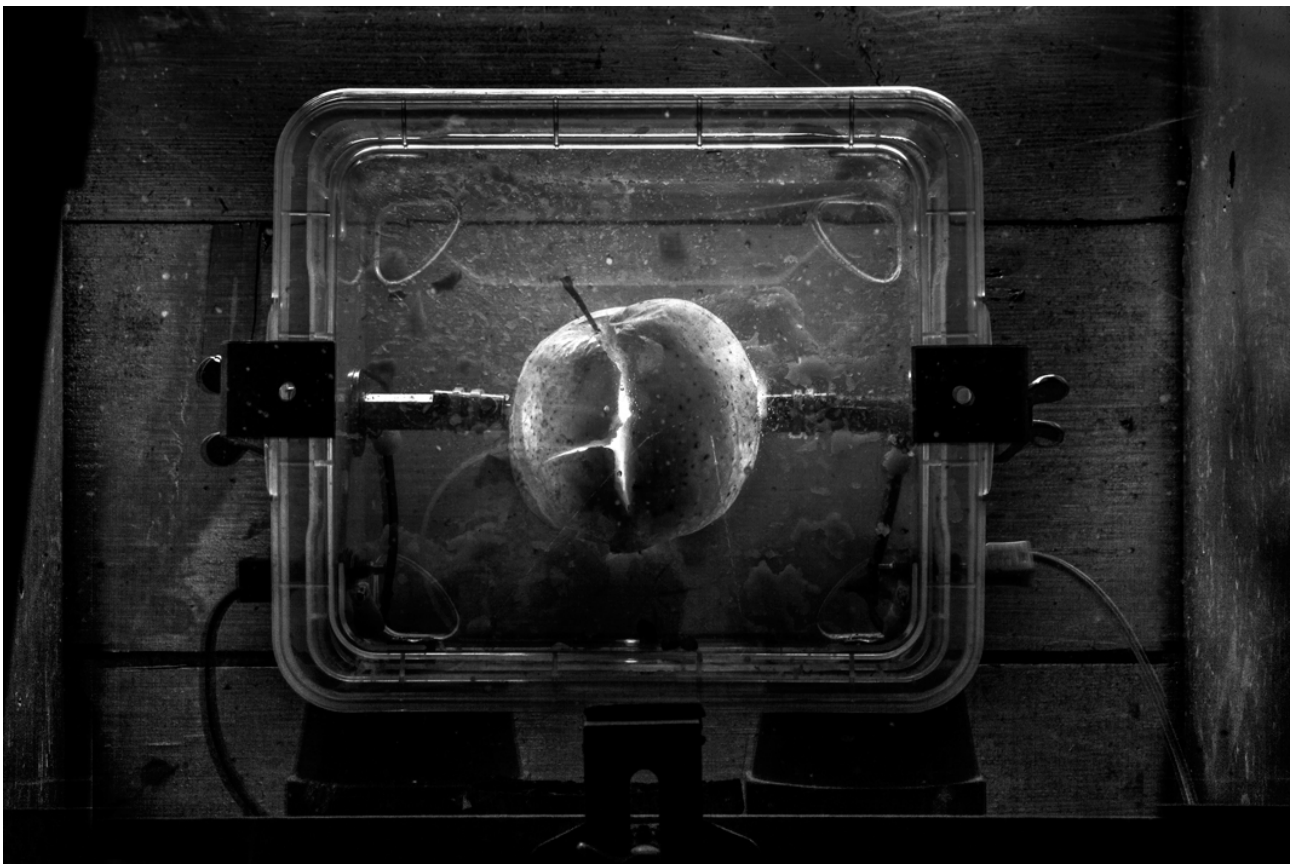
© Simon Rimaz, Sans titre #9, de la série Shroud, 2015, photogramme sur papier argentique, 24x30 cm. Courtoisie de l'artiste







© Myriam Ziehli, Wetiko (Chap.I), #1, tryptique, tirage pigmentaire, 40x50 cm, 1/5. Courtesy Galerie C



© Olivier Lovey, de la série Puissance Foudre, 2011-2016

SUISSE ROMANDE

Martin Jakob et Olivier Lovey. Nouvelle Génération

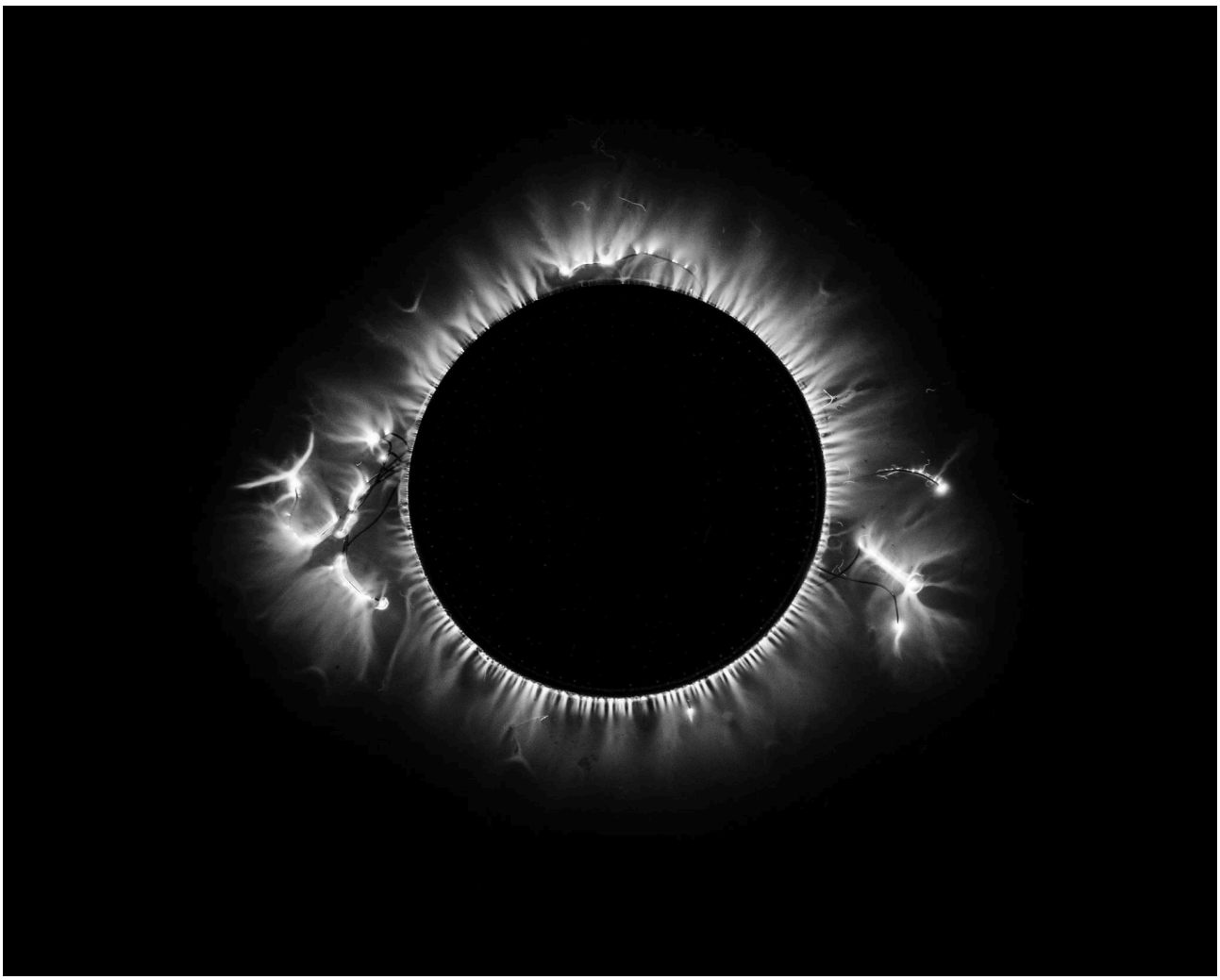
GPS - Ganioz Project Space, Manoir de la Ville de Martigny, Martigny, 04.02. – 13.03.2015
www.manoir-martigny.ch

Sous le titre *Nouvelle Génération*, les lauréats des bourses ArtPro Valais 2015 pour artistes émergents, Olivier Lovey et Martin Jakob, sont réunis pour une exposition au Ganioz Project Space (GPS) du Manoir de la Ville de Martigny.

Olivier Lovey présente ici de nouvelles pièces (vidéo, caissons lumineux et photographie) qui viennent compléter sa série *Puissance Foudre* débutée en 2011. Il nous fait entrer dans l'univers haute tension de Jacques Emery qui entretient une relation très particulière avec la foudre. Enfermé dans sa cave, cet électricien crée des machines en taille miniature capables de recréer ce phénomène atmosphérique. Au-delà de leur fonctionnalité, Olivier Lovey, à travers ses images, en capte le potentiel esthétique et quasi mystique.
Avec son installation qui épouse les proportions de la deuxième salle du GPS, Martin Jakob poursuit son questionnement sur les processus de création. Repensant le sol de son atelier mais en vue rasante et à hauteur des yeux, il propose une Surface de transformation, un dispositif destiné à accueillir de la matière (plâtre) et du liquide (eau) et à en étudier les processus accidentels de transformation.
Curatrice : Anne Jean-Richard Largey

Olivier Lovey est né en 1981; il vit et travaille à Martigny. Après un master en Science et psychologie à l'Université de Fribourg, il exécute un bachelor à l'ECAV à Sierre et obtient son diplôme de l'Ecole de photographie de Vevey en 2011. Depuis 2012, il travaille comme artiste et photographe indépendant. En 2014, il réside à l'atelier d'artiste du canton du Valais à Paris. Il est régulièrement invité dans des expositions en Suisse et à l'étranger ainsi que dans des festivals consacrés à la photographie. En 2015, il a publié *Memorabilia*, ouvrage co-édité par NEAR et Till Schaap Edition. www.olivierlovey.ch

Source : dossier de presse



© Olivier Lovey, Aura d’une pièce de 5 francs, 2015, tirage pigmentaire, papier baryté, 60x80 cm, de la série Puissance Foudre, 2011-2016



© Olivier Lovey, de la série Puissance Foudre, 2011-2016, vue de l'installation au PhotoforumPasquArt, Bienne, 2014



© Hans Wilschut, Network, de la série Hermetic City, 2015
Courtesy Musée de l'Elysée

Anonymats d'aujourd'hui. Petite grammaire photographique de la vie urbaine
Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016
www.elysee.ch

Avec : Anoush Abrar, Kristoffer Axén, Julien Benard, Kevin Bubriski, Marco Bohr, Stéphane Couturier, Luc Delahaye, Miklos Gaál, Lena Gomon, Nadja Groux, Raphael Hefti, Aimée Hoving, Valérie Jouve, Jonas Karlsson, Thomas Kern, Richard Kolker, Cyrille Lallement, Elisa Larvego, Floriane de Lassée, LawickMüller, Steve McCurry, David Molander, Suzanne Opton, Nicholas Prior, Frédéric Sautereau, Andrea Star Reese, Alexey Titarenko, Mieke Van de Voort, Maurice Vouga, Su Sheng, Hans Wilschut, Carlin Wing, Pablo Zuleta Zahr.

Quelle place la ville contemporaine donne-t-elle à l'individu ? Il est d'usage de dire que les métropoles actuelles sont anonymes, brassant des masses humaines dans lesquelles le citadin se noie. L'isolement dans la masse qu'implique l'anonymat urbain n'est pourtant pas uniforme. Facteur d'exclusion lorsque la cité ne souhaite pas reconnaître l'individu – trop pauvre ou trop différent –, il offre également à des millions de gens la liberté de vivre en bonne harmonie les uns à côté des autres. Réalisée à partir des collections du Musée de l'Elysée, cette exposition explore quelques représentations contemporaines de l'anonymat dans la ville, et ses conséquences sur la figure humaine.

Tout au long de son histoire, la photographie s'est intéressée à l'urbanité, dont elle constitue un sujet central. Aujourd'hui, les photographes se frottent quotidiennement à l'anonymat urbain et en révèlent, par leurs multiples interventions, toute la complexité. Grâce à différents dispositifs formels, la photographie permet de comprendre certains aspects de cet anonymat – allant de la foule indistincte aux personnes les plus marginalisées, et des groupes uniformisés aux héros anonymes. La sérialité, le flou, le noir et blanc, la manipulation numérique ou la forme du reportage permettront ainsi à chacun d'accentuer certaines caractéristiques, donnant la tentation de proposer une petite grammaire photographique de la vie urbaine.

Une publication, sous la forme d'un guide, est proposée au visiteur afin de l'accompagner dans l'exposition et de lui permettre de prolonger la réflexion au-delà des murs.
Commissaire : Pauline Martin, Musée de l'Elysée

Source : dossier de presse



© Andrea Star Reese, Chuck on the tracks near his home, de la série The Urban Cave: the other side, 2009



© Andrea Star Reese, Lisa and Chuck watch as someone enters the tunnel, de la série The Urban Cave: the other side, 2009
Courtesy Musée de l'Elysée



© Stéphane Couturier, Paris, Seine Rive Gauche, de la série Urban Archeology, 1995. Courtesy Musée de l'Elysée



© Su Sheng, Ke Bei, de la série Chinese Childhood, 2008. Courtesy Musée de l'Elysée



© Sarah Carp, La chambre, 21 octobre 2008

Sarah Carp. Respirations
Espace CHUV, Lausanne, 14.01. – 07.04.2016
www.chuv.ch/culture

Un kaléidoscope d'images au fil narratif aléatoire, malicieux, espiègle, ludique, intense, poétique, offre au public du hall principal du CHUV (plus de 7000 personnes par jour) ce que la photographe Sarah Carp avait initialement réalisé à l'intention de son frère Henri pour l'accompagner au cours de son hospitalisation durant sa longue maladie et lui apporter " de la beauté, de la joie, de la vie. Un temps de respiration. "

A l'occasion de l'exposition, parution aux éditions art&fiction de *Petits récits de l'intemporel*, conversation entre Françoise Jaunin et l'artiste.

Née en 1981 à Zurich, diplômée de l'Ecole de photographie de Vevey, Sarah Carp vit actuellement à Cardiff et travaille en Suisse et au Royaume-Uni. A la croisée du reportage et de la mise en scène, ses photos évoquent la narration et oscillent entre la fiction et l'autobiographie. Sarah Carp a de nombreuses expositions à son actif. Ses travaux ont été sélectionnés dans divers concours et festivals en Suisse et à l'étranger. Elle a reçu le prix *Situation-2* (Ferme Asile, Sion) pour *Roots* et son travail *Donneuse apparentée* a été publié aux éditions Kehrer Verlag, Heidelberg, en 2013.

Exposition présentée dans le cadre des Rencontres arts et sciences 2015-2016 sur le thème " L'art et la culture à l'hôpital : un enjeu éthique ? "

Source : dossier de presse



© Sarah Carp, Les ballons, 2004



© Sarah Carp, Jeux d'ombres, 2005



© David Gagnebin-de Bons, Sans titre, 2014, cyanotypes, chacun 200x250 cm. Photo de l'installation : Nora Rupp / MCBA

Accrochage [Vaud] & Annaïk Lou Pitteloud. Prix culturel Manor Vaud 2016
mcb-a – musée cantonal des beaux-arts, Lausanne, 22.01. – 06.03.2016
www.mcba.ch

Artistes sélectionnés : Natacha Anderes, Julien Berberat, Céline Burnand, Loucia Carlier, Frédéric Cordier, Maëlle Cornut, Sylvain Croci-Torti, Anaïs Defago, Jacques Duboux, Guillaume Ehinger, Gaël Epiney, Arthur Fouray, Frédéric Gabioud, David Gagnebin-de Bons, Elise Gagnebin-de Bons, Tarik Hayward, Vincent Kohler, Sofia Kouloukouri, Mickaël Lianza, Line Marquis, Nastasia Meyrat, Banu Narciso, Karim Noureldin, Nathalie Perrin, Virginie Rebetez, Anne Rochat, Léonie Vanay.

Le Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne présente cette année la treizième édition de l'exposition annuelle qu'il consacre à la scène artistique vaudoise contemporaine, présentation d'œuvres récentes d'artistes de différentes générations sélectionnées sur libre présentation par un jury de professionnels. Qu'il s'agisse de peinture, de sculpture, de photographie ou de vidéo, l'art en train de se faire dans le Canton est mis à l'honneur pour commencer l'année en beauté.
Pour cette édition, 208 artistes vaudois ou travaillant dans le canton de Vaud ont répondu à l'invitation du Musée, présentant 495 peintures, sculptures, dessins, photographies, performances, vidéos ou installations. Le jury a retenu 39 œuvres réalisées par 28 artistes.
Cette année, le jury chargé de la sélection était composé de Madeleine Amsler, curatrice indépendante, Genève; Damián Navarro, artiste, Lausanne; Samuel Schellenberg, responsable de la rédaction culturelle du Courrier, et Judith Welter, directrice du Kunsthaus Glarus.
Le Prix du Jury 2016 d'Accrochage [Vaud] a été décerné à Tarik Hayward.

Depuis 2010, David Gagnebin-de Bons re-visite le procédé du cyanotype ; il présente à Accrochage de très grands formats. " Le choix des cyanotypes (technique inventée en 1842 par J. Herschel) m'a permis à mon tour de retourner dans une pratique manuelle et de mettre des images d'aujourd'hui, ancrées dans une démarche contemporaine, à l'épreuve d'une esthétique d'autrefois. Les images, [en raison des] conditions extrêmes de travail (climat, température de l'eau, etc.), accentuent par leur sensibilisation un sentiment de nostalgie qui force la concentration du spectateur."
David Gagnebin-de Bons (http://www.davidg.ch/files/bhu_web.pdf)



© Virginie Rebetez, de la série Under Cover, 2013-2014, tirages pigmentaires, chacun 120x90 cm. Photo : Nora Rupp / MCBA

Virginie Rebetez expose sa série *Under Cover* réalisée lors d'une résidence Pro Helvetia en Afrique du Sud. " *Under Cover* a été réalisé à Avalon, le plus grand cimetière de Soweto, Afrique du sud. Je me suis intéressée à ces intrigantes pierres tombales recouvertes de différents matériaux, cachant ainsi l'identité du défunt. Traditionnellement, le revêtement des pierres tombales s'inscrit dans un rituel funéraire contenant plusieurs cérémonies. Au moment de la mise en place de la pierre tombale, la famille la recouvre immédiatement avec divers matériaux. Elle restera ainsi jusqu'à l'importante "cérémonie du dévoilement". Cette période d'entre-deux peut s'étendre de quelques semaines à quelques années. Comme son nom l'indique, cette cérémonie est une grande fête où l'on va mettre à jour la pierre tombale. Une célébration non plus en mémoire du défunt mais en l'honneur de sa vie après la mort.
Décontextualisées, ces pierres tombales deviennent alors des sculptures, des personnages silencieux, des statues bâillonnées, comme gelées dans le temps, en attente de leur dévoilement au public, et par là même de l'acceptation de leurs proches sur leur condition évidente de défunt. Devenant portraits anonymes, les détails des éléments utilisés pour le voilement, deviennent comme des indices proposés à la lecture de ces identités cachées, devenues, d'une certaine manière, génériques. "
Virginie Rebetez (http://virginierebetez.com/projects/under-cover/)

En parallèle, Annaïk Lou Pitteloud (1980, née à Lausanne, vit et travaille à Anvers), lauréate du Prix culturel Manor Vaud 2016, conçoit une intervention inédite au cœur du musée, *The Piece Outside*. Formée à la Hochschule der Künste de Berne (2002-2005), puis résidente à la Rijksakademie à Amsterdam (2010-2011), Annaïk Lou Pitteloud est remarquée dès le début de sa carrière pour sa pratique photographique et la position singulière qu'elle occupe dans ce champ. Depuis, sa pratique a pris un tournant résolument conceptuel. En utilisant différents médiums, l'artiste dirige le regard du spectateur vers les éléments invisibles propres à la construction de l'image, à l'espace institutionnel ou encore à la création elle-même. Avec un langage dépouillé, les œuvres de Pitteloud posent des questions critiques relatives à des problématiques sociales, tout en interrogeant les mécanismes du monde de l'art, ses codes de perception, de transmission et de présentation. Une publication éditée aux Editions Fink en partenariat avec le Kunstmuseum de St-Gall accompagne l'exposition.
Curatrice : Nicole Schweizer



© Seba Kurtis, Port, Rashid, de la série A Few Days More, 2008. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Seba Kurtis. Thicker Than Water
Espace Quai 1, Vevey, 20.01. – 27.02.2016
www.quai1.ch

Né en 1974 à Buenos Aires, Seba Kurtis étudie le journalisme et devient activiste politique après une enfance marquée par la junte militaire au pouvoir. En 2001, l'Argentine est frappée par une crise politique et économique majeure qui le pousse à partir vers l'Espagne, où il vivra clandestinement pendant 5 ans. Cette expérience est au coeur de toute sa pratique artistique : une exploration des dynamiques sous-jacentes aux migrations illégales et leurs impacts sur la culture, la société et les individus.



© Seba Kurtis, de la série Shoe Box, 2008

Le point de départ du travail de Seba Kurtis est son expérience personnelle de l'exil et de la clandestinité ainsi que les rencontres qu'il a faites au cours de ces années. Son approche consiste à ajouter des filtres colorés, des subterfuges graphiques ou à manipuler l'exposition, les couleurs et les textures lors du développement de ses photographies. Ces "interventions" lui permettent de mettre en évidence les mécanismes d'effacement de l'identité et de déshumanisation en jeu dans les processus migratoires et à commenter ces phénomènes : manipulations colorimétriques qui imitent les systèmes de détection humaineutilisés aux frontières, immersion des négatifs dans de l'eau salée pour représenter la traversée – souvent dangereuse et parfois mortelle – des mers et des océans ou collages masquant les visages et signifiant la perte des identités individuelles des migrants.

Sous le titre *Thicker Than Water*, l'exposition présente cinq séries réalisées depuis 2008. *Shoebox* (2008) est une archive familiale de photographies et de films Super-8. Conservés dans une boîte à chaussures lors du départ vers l'Europe, ils sont endommagés par une inondation. Ces dégâts sont une métaphore des effets de la crise financière sur la vie de la famille. L'eau quant à elle devient le leitmotiv de cette série : la mer inspire espoirs et désespoir, sépare et réunit, et cause parfois destruction et mort.

A Few Days More (2008) traite de la migration de l'Egypte vers l'Europe et de l'allongement des routes de l'exil – et donc de l'augmentation des risques – dû au renforcement des contrôles aux frontières. Pour *Drowned* (2008), Kurtis photographie les rivages des îles Canaries sur lesquelles accostent les bateaux en provenance du continent africain. Avant de les développer, il "noie" les négatifs dans la même eau qui tue souvent ceux qui tentent la traversée.

Thicker Than Water (2012), qui donne son nom à l'exposition, s'intéresse aux systèmes de détection utilisés par la police des frontières anglaises : détecteurs de battements de cœurs ou de respirations posés sur les remorques des camions et permettant de repérer une présence humaine en quelques minutes.



© Seba Kurtis, de la série Talcum, 2015. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Talcum (2015) enfin est le premier chapitre d'une résidence de Kurtis dans un camp de réfugiés près de Cherbourg. La côte et l'horizon inspirant les fantasmes d'une vie nouvelle contrastent drastiquement avec l'environnement cloisonné et étouffant du camp. Ici encore, le collage vient interférer avec les portraits traditionnels à la chambre. Les visages se perdent dans la clarté et les couches colorées de talc. Cette manipulation se réfère directement à un article de presse locale titrant "Cachés dans un camion plein de talc ". De ce fait divers, Kurtis extrait son matériel symbolique. Ces visages masqués rappellent la quête forcée d'invisibilité indispensable à la survie dans ces contextes migratoires.
Loin de la photographie documentaire, Seba Kurtis trouve des moyens photographiques expérimentaux qui deviennent autant de métaphores des difficultés rencontrées par les migrants. Ses images subissent en somme le même sort que les personnes qui y apparaissent.

Source : dossier de presse

→ A voir, une intéressante interview de l'artiste par Pôle Image, Rouen, 2015 : https://vimeo.com/142263843



© Seba Kurtis, de la série Drawned, 2008. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich



© Pablo Réol, ONU, 2016, photographie murale, 386x539 cm

Espèces d'Images
Le Commun, Bâtiment d'art contemporain, Genève, 21.01. – 18.02.2016
www.fmac-geneve.ch

Avec : Balthasar Burkhard, Giacomo Bianchetti, Charlotte Bonjour, Thomas Cullum, Nicolas Delaroche, Philippe Durand, Julien Gremaud, Serge Fruehauf, Livia Johann, Florian Joye, Jeanne Moynot, Aurélie Pétrel, Pablo Réol, Simon Rimaz, Maya Rochat, Patrick Tosani, Mélanie Veuillet.

Espèces d'Images est une exposition qui s'articule autour d'un dispositif créé spécialement pour les espaces du Commun : un mur, entrecoupé d'ouvertures et de cloisonnements, qui offre un chemin à arpenter tel un paysage, avec des points de vue et des perspectives. Ce dispositif accueille une vingtaine d'œuvres qui questionnent le statut d'image, sa détermination, son installation, sa diffusion dans l'espace et son échelle.

Espèces d'Images traite des tensions entre l'image existante et l'image montrée, l'espace changeant, l'espace reproduit. Ces tensions seront dans les œuvres, entre elles, et dans la variété du parcours. Il s'agit de développer l'idée que les solutions trouvées par les artistes dans leurs réflexions tirent leur caractère de leur aspect hybride. Ces solutions ou vérifications se font par des dispositifs qui mènent à des changements d'échelle, à la représentation de différentes catégories d'objets, d'espaces.

Espèces d'Images présente le mur comme une pellicule réflexive où l'on retrouve des obsessions telles que celles qui ont poussé Balthasar Burkhard à sortir des tirages de rhinocéros à l'échelle 1:1 d'un rhinocéros, Pablo Réol à montrer des photos trouvées sur l'internet à des formats monumentaux, ou encore Patrick Tosani à imprimer des vues d'architectures sur des maquettes pour ensuite les re-photographier et les reproduire à une échelle architecturale. *Espèces d'Images* est un dispositif où le mur sera parfois coupé pour laisser apparaître ses organes, et parce que les murs sont faits de toute façon pour être abattus, c'est allégoriquement que l'exposition s'attèle à la tâche.

Cette exposition propose une lecture du grand format photographique avant et après l'idée de forme tableau, à l'appui de textes de Jean-François Chevrier et Olivier Lugon. En partant de cette lecture, la forme du photomural photographique apparaît comme une problématique beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît, et laisse soupçonner l'existence d'un envers de ce model. Ce genre de stratégie de présentation et de diffusion de l'œuvre d'art est devenue pour des artistes contemporains comme Jules Spinatsch ou Louise Lawler un jeu avec les moments d'apparition et de non apparition de l'œuvre. De cette manière ils présentent le moment de l'exposition comme un temps de création à part entière. Mais cette non finitude de l'œuvre volontairement mise en place par eux, est compréhensible au regard de l'émergence d'une modernité spécifique à l'ère de la globalisation, dont les impacts sont visibles dans toute l'économie culturelle et les mass-médias. La durée d'existence physique de l'œuvre photographique est dissociée de sa durée de vie en tant qu'information.



Jeanne Moynot, People haven't balls me neither, 2014, photo numérique contrecollée et découpée sur carton plume, pied, 110x90x15 cm © Photo : Catherine Merdy

C'est ainsi que nous devons comprendre ces formes photographiques dans un rapport positif, loin de l'opposition entre l'éphémère et le durable, l'art ancien véritable et le nouveau qui serait moins bon. Dans cette lecture, la durée physique de l'œuvre d'art est dissociée de sa durée en tant qu'information, et sa précarité conceptuelle et/ou matérielle est associée à de nouvelles valeurs éthiques et esthétiques qui établissent une nouveau rapport à la culture et à l'art.
« Un objet est culturel autant qu'il peut le supporter ; sa durabilité est le contraire même de sa fonctionnalité, qui est la qualité qui le fait disparaître à nouveau du monde phénoménologique en étant utilisé et épuisé. »
Hannah Arendt, *The Crisis in Culture: Its Social and Its Political Significance*, 1961
Curateurs : Sébastien Leseigneur et Delphine Renault.

Source : dossier de presse



© Ricardo Cases, de la série El porqué de las naranjas. Courtesy Espace JB

Ricardo Cases. El porqué de las naranjas
Espace JB, Carouge, 29.01. – 31.03.2016
www.espacejb.com

À première vue, dans le moment présent, on pourrait percevoir la réalité comme une progression chaotique et anarchique, comme un imprévisible désastre mouvant sans structure. On en conclurait que si les choses de la vie avaient une once de logique, alors elle serait bien cachée sous des couches de banalité si épaisses à en devenir invisible.
Toutefois, il arrive qu'à des moments exceptionnels, la vie se détende et s'offre à nous comme un automate, qui, durant un bref instant, s'ouvrirait pour nous exposer son système intérieur. Il nous permettrait de le voir et de le comprendre. Son mécanisme deviendrait aussi évident, aussi clair que la logique du chaos qui nous serait expliquée. La plupart du temps ces moments éphémères passent et disparaissent sans que personne ne soit témoin de cette épiphanie.
Des sociologues et psychologues amèneront leurs explications raisonnées, accompagnées de théories économiques et d'investigations anthropologiques. Ils se demanderont: Qu'est donc l'Homme? En quoi consiste l'identité espagnole? Comment en sommes-nous arrivés là? Dieu existe-il? Qu'en est-il de l'éthique? Y a-t-il un ordre inhérent à la vie? Y a-t-il une issue salvatrice en tant que peuple? En tant qu'individus? Ils avanceront des hypothèses sans se douter que beaucoup de ces questions ont déjà une réponse apparue pendant que personne ne regardait, dans ces brefs instants dans lesquels la mécanique secrète du chaos s'est révélée en se moquant d'eux.

Documenter l'invisible
Pour un photographe, il arrive à un moment donné que de photographier la réalité ne soit plus suffisant. A force de documenter la surface des choses, d'essayer de retenir les symptômes ou les conséquences, on finit toujours par arriver trop tard. Si l'on veut sérieusement investiguer le monde qui nous entoure, alors il devient primordial de documenter le non visible, l'essence même des choses, les mécanismes.
Si l'on arrive à ignorer la surface et de concentrer son regard sur les signes (dans ce cas précis, il s'agit de la région fertile du «Levante» située sur la côte Est du pays, un des points les plus chauds d'Espagne), on trouve dans l'entourage immédiat du photographe une maquette de tout ce qui existe, comme un laboratoire où tous ces mécanismes se manifestent librement. Il n'y a pas besoin de s'aventurer plus loin pour rencontrer ces moments d'épiphanie. *El porqué de las naranjas* (Le pourquoi des oranges) n'est donc pas



© Ricardo Cases, de la série El porqué de las naranjas. Courtesy Espace JB

un portrait à proprement dit du «Levante», c'est le portrait de son esprit et par extension de l'esprit de l'Espagne.
Le photographe doit donc se promener comme en état d'alerte, à la recherche de cet instant où la réalité se dévoile, les yeux bien ouverts sur la surface des choses. Sa mission est de trouver ces cadrages de vérité, ces instants très concrets et complexes qu'il sait reconnaître sur le moment. Son rôle ne consiste pas à fournir des explications, il lui suffit de dire: «Voici ce que j'ai trouvé. Il y a quelque chose qui se passe là, on y trouvera peut être une réponse».
Pour les questions qui nous concernent, ces images sont la seule réponse possible. On ne peut attendre d'elles plus que ce qu'elles ne sont. On ne peut les extrapoler et elles nous interdisent toute conclusion. Elles ne font que construire des connections visuelles qui ne sont pas applicables à la pensée verbale; une analyse serait totalement hors contexte. Cependant quand on les regarde, on sait qu'elles sont vraies, elles contiennent une clé cachée à l'abri d'un isotope stable. Elles sont des points de références, des marqueurs qui nous permettent de nous ouvrir une voie vers une meilleure compréhension. A l'instar du boson de Higgs capturé, nous avons la preuve.

Le voyage
Pour le photographe, cette démarche est un voyage intime. Elle requiert de s'abroger des filtres de la raison, de s'affranchir des barrières intérieures et de s'ouvrir, de se mettre en résonance avec son environnement. Cela lui demande aussi de se plonger dans l'absurde et d'essayer de trouver les signes. Pour l'oeil averti, pour l'âme sensible et alerte, la réalité est une chose étonnante.
Puis vient le moment de s'asseoir et d'observer ce qui a été capturé, d'interpréter, de filtrer, de se débarrasser de ce qui est facilement explicable afin de ne garder que le mystère.
Pour le spectateur, ce résultat distillé sera un voyage radical et dérangeant, une immersion dans une logique plus profonde et forte que la raison et qui lui imposera sa vérité. Les mécanismes du chaos sont tous là, terriblement troublants.
Il arrive parfois qu'au milieu du jeu Dieu retourne une de ses cartes et nous la montre pour nous moquer davantage dans notre défaite. Ces images sont celles que le photographe a réussi à discerner parmi le paquet de cartes.
Luis López Navarro

Source : dossier de presse



© Bertrand Stofleth, Alpes, massif du Saint-Gothard, Glacier du Rhône, 2013, de la série Rhodanie, 2007-2014

Bertrand Stofleth. Rhodanie

SIG – Quartier Libre, Pont de la Machine, Genève, 12.02. – 29.05.2016 ; vernissage 11.02., 18h
www.centrephotogeneve.ch

Rhodanie est une série photographique de Bertrand Stofleth (1978, vit et travaille à Lyon). Durant cinq ans, il a suivi le cours du Rhône sur plus de 850 km, depuis sa source, un glacier dans les Alpes valaisannes, jusqu'à ses embouchures en mer Méditerranée. L'artiste construit un dialogue entre le paysage fluvial et l'espace frontière qui le borde, interrogeant ce qui se joue entre le fantasme d'une nature encore sauvage et son caractère profondément domestiqué.
Michel Poivert écrit à son sujet : " Bertrand Stofleth souligne les formes d'occupations, de transformations hétéroclites, d'aména-gements provisoires, de sorte que le fleuve qui n'y perd rien en majesté et se voit au contraire affublé de petits riens qui le détournent des errements du sublime. "
L'exposition *Rhodanie* est, sur une initiative du Centre de la Photographie Genève (CPG), présentée en collaboration avec les Services Industriels de Genève (SIG) dans leur salle d'exposition Quartier Libre, sur le Pont de la Machine, juste au-dessus du Rhône même. Elle s'inscrit dans l'une des grandes lignes thématiques du CPG, c'est-à-dire le " style documentaire " et l'observation photographique du paysage à l'exemple d'expositions telles que *L'usage du paysage* de Max Regenberg en 2014 ou de *On the Edges of Paradise* de Laurence Bonvin en 2008.
Joerg Bader, commissaire d'exposition et directeur du Centre de la Photographie Genève

Publication : Bertrand Stofleth, *Rhodanie*, Arles, Actes Sud, octobre 2015, texte de Gilles A Tiberghien, philosophe, et entretien de Nicolas Giraud avec Bertrand Stofleth (Français-Anglais), 160 pages

Source : dossier de presse



© Bertrand Stofleth, Villeneuve, Lac Léman, piscine communale Les Marines, 2013, de la série Rhodanie, 2007-2014

" […] Bertrand Stofleth invoque sans détour la référence à l'Arcadie. Il s'agit bien de superposer deux données : l'existence géographique d'un lieu et le mythe qui lui est associé. Comme la région du Péloponèse, la course du Rhône est une réalité physique. Comme l'Arcadie associée à l'âge d'or, Rhodanie est un espace mythique. Les hommes coulent auprès du fleuve des jours heureux, viennent là contempler la nature, se détendre et flâner, flirter, jouer...
Rhodanie est une Arcadie de fortune certes, mais il faut y entendre néanmoins ce pouvoir des hommes à fabriquer un lieu de plaisir, concevoir une forme de résistance à l'oppression de la vie moderne, employer donc une ruse avec la société pour s'en écarter un peu avant de s'y fondre à nouveau : un art de l'échappée belle. Rhodanie, si l'on souhaite la comparer à l'une des grandes modalités d'être de la Grèce antique, est l'univers de la métis. Elle est le monde où règne sous ce vocable le moyen, pour « celui qui est plus faible, de triompher, sur le terrain même de la lutte, de celui qui est plus fort » pour reprendre les mots de Jean-Pierre Vernant.
De ces paysages à la fois grandioses et minuscules, l'art en a donné des exemples. Les scènes mythologiques apparaissent en menue et la natures gigantesque, renversant l'ordre des priorités de la représentation. C'est ici la leçon de Poussin. Pour consacrer le genre du paysage en soi il fallait réduire à prétexte les « sujets » nobles – c'est-à-dire mythologiques – les ramener à la portion congrue de l'espace en privilégiant la hauteur de vue. Celle-ci était une ruse, mais elle permit, en effet, de faire de la nature un sujet et non plus un décor. Bertrand Stofleth emprunte ce chemin là de la ruse mais il la renverse : les magnifiques vues à la chambre se donnent d'abord pour des paysages documentaires, puis à petite échelle l'animation des humains vient jouer sa participation. Dans l'art des rives la nature devient politique. "
Michel Poivert, " L'art des rives ", in *Rhodanie. De Pont-Saint-Esprit à la mer Méditerranée*, Lyon, éd. 205, novembre 2013, extrait



© Ricarda Roggan, Apokryphen (Kurt Tucholsky, Kasten), 2014, tirage gélatino-argenrique artisanal, 33x38 cm.
Courtesy Galerie Eigen + Art, Leipzig & Berlin

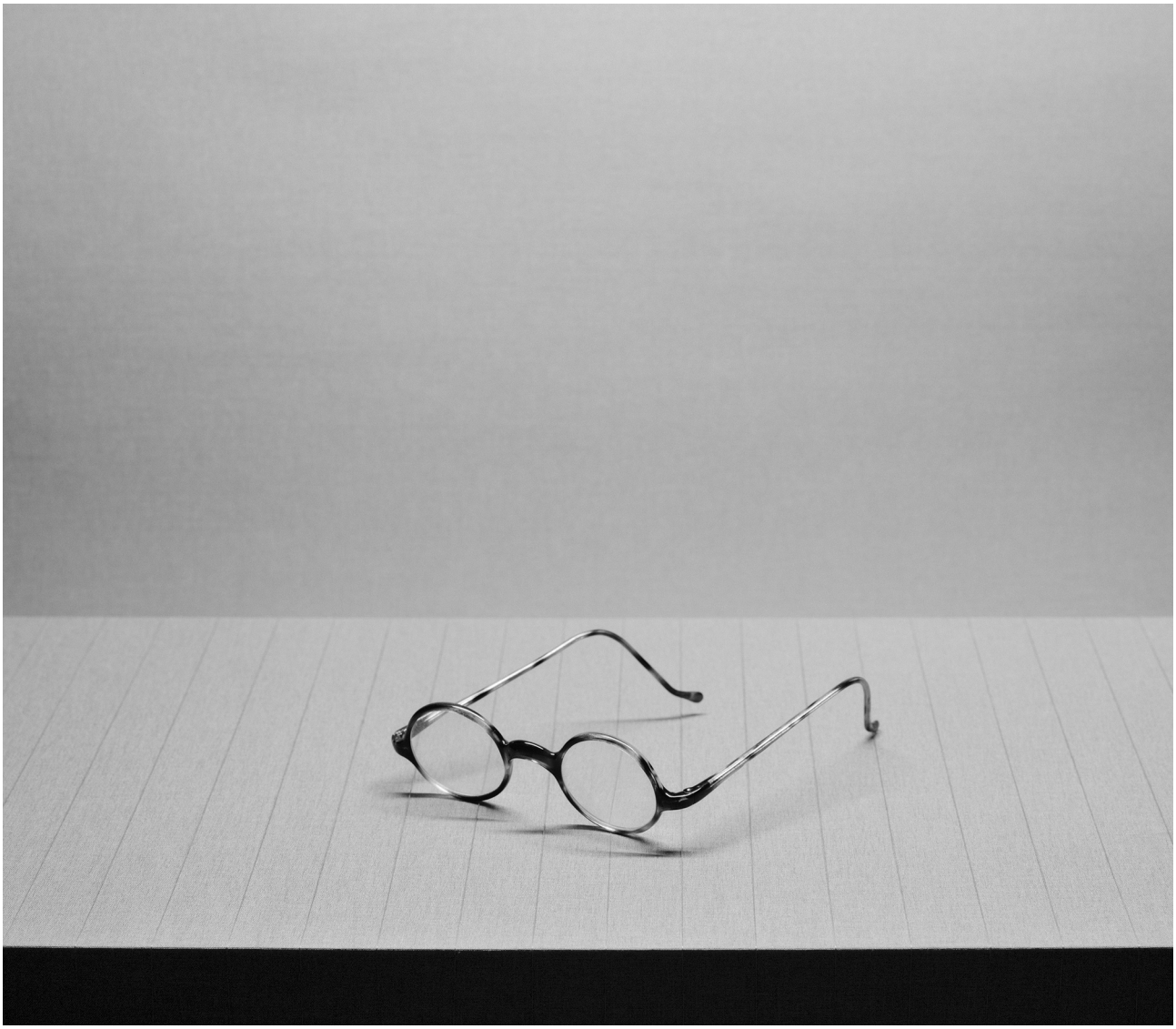
Fétichismarchandise

CPG Centre de la photographie Genève, 11.12.2015 – 14.02.2016
www.centrephotogeneve.ch

Avec : Annette Kelm, Stephanie Kiwitt, Ricarda Roggan

Sans la photographie, le libre-échange des marchandises, tel que le capitalisme l'a développé en 200 ans, serait impensable. C'est d'ailleurs aussi l'âge approximatif de la photographie. Et à l'ère des ventes sur internet, une suite de ventes par catalogue, ce propos ne peut que gagner en importance.

L'exposition *Fétichismarchandise* réunit trois artistes, Annette Kelm (1975, vit et travaille à Berlin), Stephanie Kiwitt (1972, vit et travaille à Bruxelles) et Ricarda Roggan (1972, vit et travaille à Leipzig), dont le travail interroge – partiellement ou principalement – la nature de la représentation des choses à consommer que le marché de l'économie capitaliste propose à ceux qui ont le pouvoir de les acheter en échange d'argent, lequel n'est que la valeur de leur temps lui-même vendu à un entrepreneur. Sont marchandises et donc soumis aux mêmes lois, autant la personne employée que la marchandise elle-même. Au moment où un des pionniers du questionnement de la représentation de la marchandise, Christopher Williams, est célébré par le MoMA, New York, il nous semble pertinent de nous tourner vers la génération suivante.



© Ricarda Roggan, Apokryphen (Arthur Schnitzler, Brille), 2014, tirage gélatino-argenrique artisanal, 33x38 cm.
Courtesy Galerie Eigen + Art, Leipzig & Berlin

Les trois artistes invitées, sont de 20 ans les cadettes de l'artiste américain. Elles traitent, avec des approches très singulières, du rôle dévolu à la photographie dans cette lutte de séduction, de visibilité et de mise en lumière de la marchandise, de façon critique. Le terme « fétichisme » connaît, de façon générale, au moins trois champs d'application. Mis à part celui de l'anthropologie, cette notion est centrale dans les théories de Marx et de Freud.

" […] Deux des travaux présentés au CPG, l'un de Stéphanie Kiwitt issu de la série *Choco Choco* et l'autre de Ricarda Roggan de la série *Garage*, reprennent des thématiques chères à Christopher Williams tout en étant, dans la logique du consumérisme capitaliste, des moteurs déterminants : la voiture, pour l'organisation du travail fordiste et l'introduction de l'ouvrier en tant que consommateur, et le chocolat comme incarnation de l'addiction à la consommation au détriment, entre autres, de la santé du sujet.
Ce qui incombe à la photographie dans cette lutte de séduction, de visibilité, est de mettre en lumière la marchandise, de représenter la chose à consommer sous l'angle le plus avantageux et de rendre les couleurs des objets à désirer le plus attractif possible. Ce sont ces paramètres que les trois artistes – chacune à sa manière – détournent, interrogent, subvertissent, à la manière d'un Christopher Williams ou d'un Jean-Luc Moulène avec ses séries *Objets de grève* et Produits de Palestine. "
Joerg Bader, directeur du CPG

Evénement : Colloque les 12 et 13 février 2016. À la fin de l'exposition, le CPG organise un symposium avec des théoriciens marxistes et freudiens pour offrir au public genevois une approche contemporaine d'un concept vieux de plus de cent ans.

Source : dossier de presse



© Jean Golinelli, de la série *Vae victis*, 2014

Jean Golinelli. Vae Victis
Focale, Nyon, 24.01. – 06.03.2016
www.focale.ch

Vae victis, qui signifie "malheur aux vaincus", est un travail photographique réalisé en parallèle du tournage du film *Spartiates* du réalisateur suisse Nicolas Wadimoff. Le film suit le parcours d'un pratiquant d'arts martiaux pour qui le combat en cage rejoint le combat pour faire face aux épreuves du quotidien.
Le *mixed martial arts* (MMA) ou *free fight* est un sport de combat extrême qui associe la lutte et le corps à corps. Les combattants peuvent utiliser de nombreuses techniques telles que coups de pied, coups de poing, de genou et de coude, mais aussi des techniques de projections et de soumission, telles que l'étranglement. Considéré comme un sport très brutal en raison notamment des coups qui peuvent être portés lorsqu'un combattant est au sol, sa dramaturgie est renforcée par le fait qu'il se pratique généralement dans une cage. Cette extrême violence a rencontré un engouement particulier chez de nombreux jeunes des banlieues, comme un écho à leur quotidien.
Vae victis capte la réalité de ces pratiquants du MMA qui s'affrontent lors de combats organisés les weekends dans des salles de banlieues et des zones industrielles. Ces jeunes espèrent un jour faire partie de l'élite des combattants, mais malgré leur courage et leur abnégation, presque aucun n'y parviendra.



© Jean Golinelli, de la série *Vae victis*, 2014

Au-delà de l'émotion que suscite la violence abrupte des combattants frappés au sol ou étranglés, le spectacle demeure illusion et mensonge : ce qui se passe n'est pas ce que l'on voit. Ce qui se passe réellement est ailleurs, dans les coulisses de la représentation. C'est la transcendance de ce combattant crucifié dans les cordes ou de ce ring qui, de loin, semble pareil à un pont au-dessus d'une rivière charriant des pétales de sang.
Car leur vrai combat, c'est le combat du quotidien. C'est exister. En marge. Avec l'espoir d'accéder au statut de citoyen, à la reconnaissance. Alors la rage, la peur à laquelle aucun n'échappe, la solitude face à la douleur, ne sont rien d'autre que le prix de la dignité. Et cette dignité que le quotidien leur dénie, c'est dans la cage qu'ils vont l'arracher.

Après une maturité artistique au Collège de Genève, une exposition photo sous l'égide de Luc Chessex (*Putain de ville*) et un court métrage sur un boxeur (*Johnny K. boxeur*), Jean Golinelli développe son activité photographique et un travail dans le domaine graphique. Il est aussi actif dans le domaine de la production cinématographique.

Source : dossier de presse



© Olivier Robert, Arbre sur le Mur, Lac Léman, Le Bouveret, Suisse, 2014

Olivier Robert. Miroir d'eau

Musée du Léman, Nyon, 19.11.2015 – 28.02.2016
www.museeduleman.ch

Pour Olivier Robert, photographier un lac est une question de temps, du temps qu'il fait et du temps qui passe. Il photographie de préférence les jours de brouillard ou de pluie, lorsque le ciel et l'eau se confondent, privilégiant de longs temps de pose qui selon ses propres mots " magnifient le mouvement de l'eau, la rendant dure ou vaporeuse tout en dessinant les ciels et sublimant les détails ".
A l'occasion de l'exposition, le musée publie chez Glénat l'ouvrage *Miroirs d'eau. Du Léman au Biwa* :
"Pour Olivier Robert, photographier un lac est une question de temps. Le temps qu'il fait et le temps qui passe. Il arpente les rives des lacs les jours de brouillard ou de pluie, lorsque le ciel et l'eau se confondent, attendant parfois toute une semaine que l'averse éclate ou que le soleil se voile. Lorsqu'il déclenche enfin, Olivier Robert opte pour de longs temps de pose qui figent le mouvement de l'eau dans de vaporeux reflets. Ce ne sont donc pas des instants que le photographe capture, mais de longues minutes, voire des heures. Le travail d'Olivier Robert a ainsi quelque chose d'intemporel. À quelle heure telle photographie a-t-elle été prise ? En quelle saison ? Il y a deux ans ? Dix ans ? Vingt ans ? Le photographe ajoute encore au mystère lorsqu'il propose deux images du même lieu réalisées à plusieurs années d'intervalle. Mais l'intemporel ne se résume pas à l'incertitude d'une datation, c'est aussi l'idée d'un moment qui ne se fane pas, sur lequel le temps n'a pas de prise.
Les images d'Olivier Robert ont un je-ne-sais-quoi qui évoque, jusqu'à la confusion, le Japon. Elles se situent ainsi, et le paradoxe est intéressant, dans un espace où la géographie est incertaine. On doit se



© Olivier Robert, Torii (3), Sanctuaire de Shirahige, Lac Biwa, Japon, 2014

résoudre à croire le photographe sur parole lorsqu'il affirme que telle image a été prise en Suisse et telle autre en Finlande. Avec son esthétique japonisante, Olivier Robert invente une espèce d'universalité des lacs qui se lit dans les paysages mais aussi dans les aménagements des rives. Les pilotis du Léman, des lacs Toya et Biwa, ou du lac du Bourget se ressemblent quand ils ne sont pas les mêmes. Seuls les artefacts liés au sacré sur les lacs japonais permettent de localiser sans équivoque les images qui les figurent. Face à l'intemporel et l'universel du travail d'Olivier Robert, l'imaginaire de chacun peut vagabonder à sa guise, appréciant les images à l'aune de ses propres références. Peut-être un Japonais pensera-t-il à quelque haïku de Bash devant ces images ? Pour ma part, c'est à la fois le lyrisme de Lamartine et le minimalisme de Bouvier qui me viennent en tête.

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices ! Suspendez votre cours. »

Inspirés par le lac du Bourget et mis en musique quelques années plus tard par Louis Niedermeyer, compositeur né sur les bords du Léman, ces deux vers de Lamartine composeraient une légende sur mesure pour la plupart des photographies d'Olivier Robert. Paradoxalement, il en irait de même avec le dépouillement de deux vers que Nicolas Bouvier écrivit à Tokyo en 1965 :

« Un peu de gris, un peu de pluie. Et c'en est déjà presque trop. »

Au fil des pages de ce livre, Olivier Robert propose un voyage sur les rives de vingt-huit lacs. Tout commence au bord du Léman, où le photographe vit depuis plus de vingt ans. Parti de « son » lac, il égrène les escales lacustres, en passant par la France, la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Irlande du Nord et la Finlande. Au terminus est le Japon, la patrie de son épouse : Ashi, Daigoji, Kawaguchi, Notoro, Ogawara, Onuma, Shikina-en, Shikotsu, Suizenji, Towada, Toya et enfin Biwa. "

Lionel Gauthier

Source : "Du Léman au Biwa", in *Miroirs d'eau*, Musée du Léman, 2015 (extrait du livre, non paginé)



Werner Bischof, *Port de Kowloon*, Hong Kong, Chine, 1952 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos

Werner Bischof. Point de vue & Helvetica

Musée de l'Elysée, Lausanne, 27.01. – 01.05.2016
www.elysee.ch

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance du photographe suisse Werner Bischof (1916-1954), le Musée de l'Elysée présente une rétrospective de son travail intitulée *Point de vue*, produite par Magnum Photos (Paris). L'exposition propose près de 200 tirages originaux, parfois inédits, choisis dans la collection du Werner Bischof Estate (Zurich). L'exposition présente également des planches-contacts, des livres, des magazines et des lettres personnelles. Des projections permettent une approche contemporaine de son travail. L'exposition présente l'ensemble de son œuvre en Suisse (1934-1944), en Europe (1945-1950), en Asie (1951-1952) et en Amérique du Nord et du Sud (1953-1954).

Une seconde exposition, produite par le Musée de l'Elysée et intitulée *Helvetica*, s'attache exclusivement aux années suisses de Bischof : la période de formation, le travail en studio, la mode, la publicité, puis les années de guerre en Suisse, durant lesquelles il devient photographe de reportage en travaillant pour le magazine *Du*.

L'exposition *Helvetica* fait l'objet de la première publication de la Collection - Musée de l'Elysée.
Commissaires : Marco Bischof, Werner Bischof Estate, pour l'exposition *Point de vue*
et Daniel Girardin, Musée de l'Elysée, pour l'exposition *Helvetica*.

Source : dossier de presse



Werner Bischof, *Sur la route de Cuzco*, Valle Sagrado, Peru, 1954 © Werner Bischof Estate / Magnum Photos



Anonyme, *La sortie du tunnel du Gotthard à Göschene*n, mars 1901, Photochrome. Courtesy MSAP

Un tour du monde en Photochromes

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 18.02. – 28.08.2016 ; vernissage 17.02., 18h30
www.cameramuseum.ch

Dans les années 1880, Hans Jakob Schmid mettait au point un magnifique procédé d'impression couleur de la photographie, le Photochrome. A partir d'un négatif noir-blanc transféré sur autant de pierres lithographiques que l'on souhaitait de couleurs dans l'image finale, on obtenait une impression au rendu très subtil à une époque où la photographie couleur n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements. L'imprimerie Orell Füssli à Zurich, qui employait Hans Jakob Schmid, prit un brevet pour ce procédé en 1888 et créa la société Photoglob Zürich (P. Z.) chargée de la commercialisation de ces images de formats très divers, du 12x17 cm jusqu'au 48x91 cm, et qui connurent immédiatement un succès qui dépassa largement les frontières helvétiques. Le musée suisse de l'appareil photographique abrite une belle collection de Photochromes qui sont une véritable invitation au voyage à travers le monde à la charnière des 19ème et 20ème siècles.
Commissaires : Katia Bonjour, Pascale et Jean-Marc Bonnard Yersin

Source : dossier de presse



Anonyme, *Le Bateau de Marbre au Palais d'Été à Pékin*, 1910, Photochrome. Courtesy MSAP



Jules Decrauzat, *Joueuses de tennis lors d'un championnat sur courts couverts*, Genève 1920
© Keystone / Photopress-Archiv / Jules Decrauzat

Jules Decrauzat. Un pionnier du photoreportage

PhotoforumPasquArt, Bienne / Biel, 31.01. – 10.04.2016
www.photoforumpasquart.ch

" C'est une découverte de taille : près de 1'250 négatifs sur verre datant de la période 1910-1925, conservés dans les archives de l'agence suisse d'images de presse Keystone. On connaissait la qualité de ces photos, mais on ne savait pas grand-chose des circonstances de leur création. Un travail de recherche approfondi permet aujourd'hui d'écrire un nouveau chapitre de l'histoire de la photographie suisse. Natif de Bienne, Jules Decrauzat (1879-1960), l'auteur de cette œuvre prolifique, est sans doute le premier photojournaliste important de Suisse. Ses prises de vue dans le domaine sportif, notamment des premiers essais de vol motorisé, sont révélatrices d'une société alors au seuil de la modernité. "
Peter Pfrunder, Directeur de la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz)

Réalisée grâce à une collaboration entre la Fondation suisse pour la photographie et le PhotoforumPasquArt ainsi qu'avec Keystone et la maison d'édition Echtzeit, l'exposition montre une large sélection d'agrandissements réalisés à partir des négatifs numérisés de Jules Decrauzat. Cette fraction dédiée au sport de l'archive du photojournaliste suffit à faire reconnaître que l'«Oncle Jules» était un pionnier et un maître dans son art. Un homme qui a non seulement créé des images individuelles passionnantes, mais aussi érigé un monument photographique à son époque.
L'exposition est accompagnée d'une publication en allemand.

Source : dossier de presse



Jules Decrauzat, *Course automobile de l'Automobile Club de Suisse sur le circuit de Gilly-Burtigny*, Vaud, 1912
© Keystone / Photopress-Archiv / Jules Decrauzat



© Vanessa von Zitzewitz, Catwalk, 2014, tirage digital .Courtesy of Bernheimer Fine Art Photography

SUISSE ALÉMANIQUE

Booth D9 – Sélection Paris Photo
Galerie Bernheimer, Lucerne, 21.01. – 24.03.2016
www.bernheimer.com

La foire Paris Photo est considérée comme un événement majeur pour la photographie. En 2015, plus de 140 galeries venues de 34 pays y exposaient des œuvres du 19ème siècle à aujourd'hui – soit plus de 3500 photographes – dans le magnifique espace du Grand Palais.

Suite aux événements tragiques du 13 novembre 2015, la Galerie Bernheimer, qui exposait au stand D9 de Paris Photo, a décidé de réagir à la fermeture prématurée de la foire en proposant une reprise de son exposition parisienne en ses murs.



© Mat Hennek, IL Waves of Tel Aviv 01, 2007, tirage pigmentaire d'archive, 110x110 cm .Courtesy of Bernheimer Fine Art Photography

Une petite rétrospective de l'œuvre du photographe français Lucien Clergue présente les séries célèbres de *Nus de la Mer* et *Nus de la Plage*. Une sélection de photographies classiques et contemporaines complètent l'exposition avec un accent mis sur les images du prolifique Jeanloup Sieff, mais également des photographies d'Annie Leibovitz (série sur la danse), Horst P. Horst (mode), Julian Schnabel (Polaroid), Vanessa von Zitztewitz (nus), Mat Hennek (nocturnes de Tel Aviv), Silke Lauffs (tirages au platine de torses de chevaux) et Jan C. Schlegel (portraits).

Bernheimer présente également le nouveau livre du photographe américain Sebastian Copeland, *Arctica – The Vanishing North,* qui documente et met en évidence les effets des changements climatiques. Ses images montrent un monde éloigné en danger, près de disparaître.

Source : dossier de presse



© Serge Hasenböhler, *fund 14*, 2015, tirage pigmentaire, 75x180 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle

Serge Hasenböhler. Fundus
Galerie Gisèle Linder, Bâle, 22.01. - 12.03.2016
www.galerielinder.ch

La nouvelle série d'œuvres *Fundus* (fonds, base, collection) perpétue la fascination de Serge Hasenböhler pour la nature morte. Les photographies exposées ici montrent des objets discrets et insignifiants que l'artiste trouve sur son chemin lorsqu'il se rend à son studio au *Dreispitzareal*. Hasenböhler les collectionne comme de précieuses trouvailles et leur procure dans son studio une nouvelle entrée en scène sur une table couverte d'un linge noir. Parfois, ce sont des pièces individuelles telle que cette poutre en bois qui est examinée de près par le photographe. (*fund 09, fund 10*). Une attention particulière est alors accordée à la matérialité sensuelle de la surface. Hasenböhler explore ses irrégularités plastiques et structurelles avec plusieurs prises de vue macro qu'il réunit ensuite sans raccord en objets sur son ordinateur. Il y a des chantiers au *Dreispitzareal* ; des matériaux de construction tels que du bois ou des produits de remplissage y ont une fonction accessoire: ils ne seront pas visibles dans l'architecture terminée. Dans les photographies de Hasenböhler, ils sont non seulement mis en scène sous un éclairage optimal, mais ils se transforment dans le processus de la prise de vue et du montage photographiques en objets d'art qui, débarrassés de leur fonction primaire, apparaissent comme des objets précieux provenant d'un autre monde (*fund 20*).
Et les ballons? Ce sont également des objets trouvés, abandonnés après un usage joyeux et ludique. Pour les photographies de Hasenböhler ils tiennent, malgré leur enveloppe flasque, de façon gracieuse un morceau de bois usé (*fund 14*) ou ils reposent sur ceux-ci comme sur un précieux podium juste avant que le dernier souffle d'air s'en échappe (*fund 22*). Les ballons conservent des traces d'humain, ils ont été tenus en main ou gonflés avec un souffle humain et ils possèdent une aura d'absence et d'éphémère. Le ballon devient une figure de *vanitas* qui, dans une légèreté de l'ordinaire, montre que l'être humain ne possède pas de pouvoir sur la vie. Une tentative de s'opposer à l'éphémère du monde consiste dans la conservation des choses. Le studio de Hasenböhler ressemble à un cabinet de curiosités, dans lequel les ballons et les morceaux de bois collectionnés trouvent leur dernier emplacement dans l'image photographique. Pendant le processus artistique de la photographie, ils obtiennent une deuxième vie : ils flottent comme des planètes qui n'ont pas encore été découvertes ou ils rappellent, avec des plis et un nombril, un corps amorphe dans le processus de sa création (*fund 18*).
Barbara van der Meulen
Traduction: Liliane Vindret



© Serge Hasenböhler, *fund 22*, 2015, tirage pigmentaire, 18x22 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle



© Thomas Flechtner, de la série Colder, 1996-2000, c-print, 80x100 cm. Courtesy Bildhalle

Thomas Flechtner. Colder / François Schaer. Jours blancs
Bildhalle, Kilchberg, 05.02. – 12.03.2016
www.bildhalle.ch

" *Colder* parle de paysage. L'école de Düsseldorf avait remis le genre au goût du jour avec des photos précises et neutres faites à la chambre, restituant, avec un maximum de détails, des paysages industriels qui existent tels qu'ils sont montrés. Ses fondateurs, Bernd et Hilla Becher, traduisaient ainsi une volonté quasi scientifique de fixer et de cataloguer ce qui va disparaître pour en garder la mémoire exacte.
À l'opposé de cette démarche, Thomas Flechtner nous emmène dans le monde de l'introspection et du mystère. Les éléments vibrent, l'hiver étouffe les sons, le monde moderne fait place à un silence feutré. La Ville de La Chaux-de-Fonds — située à 1000 mètres d'altitude — se présente de nuit, au cœur de l'hiver. La lueur des réverbères colore le paysage enneigé de teintes bleutées, rosées ou dorées, loin du monochrome de *Snowfall*. L'homme est absent, les lumières indiquent son repli à l'intérieur des maisons.
Le photographe parcourt les allées et les abords de la ville déserte. Il marche dans les rues silencieuses, au crépuscule ou au lever du jour. Ici et là les lumières des maisons se font timides comme si les habitants craignaient d'afficher leur présence. Un sentiment d'intemporalité plane sur le travail de Flechtner. Ses photographies sont réalisées à la chambre, une technique qui exige une approche méthodique, lente et précise. Résultant de longs temps de pose, les images appellent au calme. Le temps semble s'être arrêté ou avoir ralenti. Le spectateur doit uniquement se laisser absorber par l'environnement – tout comme le photographe qui a longuement arpenté en solitaire cette ville figée par le froid. "
Nathalie Herschdorfer

Source : http://www.nuitdelaphoto.ch/photographe-thomas-flechtner-colder



© Thomas Flechtner, de la série Colder, 1996-2000, c-print, 80x100 cm. Courtesy Bildhalle

Thomas Flechtner est né en 1961 à Winterthour (Suisse) ; il vit entre Vassivière (France) et Zurich. Après des études de photographie à l'Ecole d'arts appliqués de Vevey (CEPV), il remporte de nombreux prix dans des concours suisses et européens. Parallèlement, ses œuvres sont exposées sur la plan international.

Dans les années 1990 et début 2000, Thomas Flechtner se fait connaître grâce à ses photographies de paysage et d'architecture, notamment celle du Corbuser (série *Chandigarh*, Inde, 1989-1990).

Photographe de la neige et du silence, il concentre son regard sur les traces que l'humain imprime à son environnement. Ainsi son travail sur les cols alpins ou sur la Chaux-de-Fonds en hiver qui, sans qu'apparaisse jamais la moindre silhouette humaine, rappelle constamment cette confrontation. Dans la série *Walks*, titanesque, il construit lui-même des traces lumineuses éphémères qui soulignent, en la magnifiant, la topographie de paysages enneigés et désertiques. En Antarctique, ce no man's land de glace, il explore les limites de la perception de l'espace, là où la terre et le ciel se confondent dans un grand silence blanc, où l'être est impuissant à agir sur ce qui l'entoure. Ainsi, de la sublimation à la transformation utilitaire, Flechtner pose la question de la place que l'humain occupe dans l'espace et dans le temps face à une nature qui lui impose ses propres limites. "

Source : http://paysages-en-poesie.ch/a120.html



© Thomas Flechtner, de la série Colder, 1996-2000, c-print, 80x100 cm. Courtesy Bildhalle



© Thomas Flechtner, de la série Colder, 1996-2000, c-print, 80x100 cm. Courtesy Bildhalle



© François Schaer, Arolla, 2012, de la série Jours Blancs, tirage pigmentaire, 35x35 cm

" *Jours blancs* est un travail sur la couleur. Le postulat formel de la série paraît d'abord simple·: Prendre le blanc de la montagne enneigée et le brouillard des jours sans lumière comme toile de fond pour y peindre la couleur. Des touches de bleu, de jaune, de rouge – issues du monde ordinaire du ski – qui animent la surface lisse et immense des sommets suisses. Le blanc neutre et uniforme a cet avantage de permettre, par sa simplicité, la confrontation entre les quelques formes colorées qui s'en détachent. En résulte un travail formel qui rappelle les recherches menées par les premiers coloristes américains sur la sublimation du réel, voire du trivial, par la couleur. " François Schaer

" Lorsque François Schaer entame son projet en 2009, le brouillard ne s'impose pas tout de suite comme ligne directrice et principale. Passionné de ski, le photographe aborde la montagne avec un œil éduqué au travail documentaire, qu'il a par exemple pratiqué sur des sujets comme la corrida populaire mexicaine, le football dans les bidonvilles de Nairobi ou la représentation de la femme à Londres. Il souhaite capter les sommets domestiqués par l'industrie du ski de manière globale, pour envelopper les infrastructures, les personnes qui y travaillent et les skieurs. Son enquête inclut ainsi à la fois des portraits des techniciens, des professeurs de ski et des sportifs de haut niveau, ainsi que des photographies des remontées mécaniques et des constructions utilitaires. Loin d'une approche nébuleuse de la réalité, le photographe la capte au contraire de manière très concrète et réalise un travail de terrain, enraciné dans le réel, à l'image de ces visages marqués par les rides, ou les marques de bronzage, qui se frottent quotidiennement à la montagne. Le rapprochement de la série *Jours blancs* avec les travaux de Thomas Flechtner (publiés dans son livre *Snow* en 2002) ou plus récemment de Pascal Greco et Gabriel Mauron – qui explorent les danses lumineuses des ratraks dans la nuit (*Ratrak*, 2010-2012) – ne peut se faire qu'à la condition de souligner aussi sa particularité. François Schaer ne réalise pas un travail purement formaliste et mêle à sa recherche esthétique des préoccupations liées à la représentation du réel et au questionnement social inhérent à l'histoire de la photographie. Pour le dire autrement, dans *Jours blancs*, des résonnances se croisent, qui



© François Schaer, Zermatt, 2013, de la série Jours Blancs, tirage pigmentaire, 100x100 cm

pourraient aussi bien évoquer les " petits métiers " d'Eugène Atget ou Irving Penn, les travaux coloristes d'un William Eggleston ou le paysage romantique qui prend racine chez Caspar David Friedrich.
Ce romantisme, revendiqué par le photographe, met paradoxalement en valeur une nature domestiquée, envahie par l'industrie et le commerce du ski, et a priori condamnée par les nostalgiques d'une nature sauvage et intacte. S'il sublime en effet le paysage de montagne, il se démarque surtout par son aspect concret, proche du monde contemporain qui l'entoure, accroché aux signes de l'économie capitaliste. Il met en valeur les affiches et les logos publicitaires, les combinaisons de ski à la mode et l'outillage nécessaire à la consommation massive de la montagne. Cette confrontation, par la photographie, avec les sommets enneigés, d'un blanc immaculé et aux allures d'éternité induit une sensation étrange, l'impression d'un paysage ultra-contemporain, et pourtant hors du temps. Le rose des installations des remontées mécaniques leur donne un goût retro. Le casque et la combinaison rouge de l'un des skieurs les plus rapides de la planète – qui pratique la compétition du " XSpeed Ski " à Verbier – paraissent tout droit sortis d'un jeu vidéo. Les faisceaux lumineux des ratraks, captés dans un temps de pause suffisamment long pour qu'ils dessinent des lignes colorées dans la nuit, évoquent des lumières extra-terrestres. Chaque image glisse ainsi d'un monde à l'autre, créant un ensemble esthétiquement très cohérent, mais sans aucune possibilité de le fixer dans une temporalité trop arrêtée.
Le travail de François Schaer a cette particularité de brouiller les pistes tout en gardant une ligne claire et extrêmement lisible. Jouant de nombreuses pratiques photographiques, qu'il convoque pour s'en nourrir, il affiche la volonté de s'échapper de catégories trop réductrices pour proposer un travail très personnel, fruit de la rencontre entre le photographique, l'esthétique propre à la montagne, l'industrie du ski et la passion personnelle de l'auteur pour ces différents mondes. "
Pauline Martin, commissaire de la Nuit des images, Musée de l'Elysée

Source : http://www.francoisschaer.com/jours_blancs.html



© Kazuna Taguchi, untitled, passage, 2012, tirage gélatino-argentique, 58.5x49 cm
Courtesy Christophe Guye Galerie

Katuna Taguchi. You are a mirror, reflecting me

Christophe Guye Galerie, Zurich, 21.01. - 02.04.2016
www.christopheguye.com

L'artiste Kazuna Taguchi, née au Japon en 1979, vit à Vienne. Elle a obtenu en 2005 un M.F.A. en peinture à l'Université des beaux-arts de Tokyo, suivi en 2008 d'un Doctorat pour lequel elle a reçu le Prix Nomura. Après s'être fait remarquer lors d'expositions collectives, elle a eu plusieurs expositions personnelles en Asie, notamment à ShugoArts et void+ en 2009, à la Gallery 2, Séoul, en 2010 ainsi qu'à l'Eslite Gallery, Taïpei, en 2011. Elle est représentée par la Christophe Guye Galerie qui lui consacre une exposition à l'occasion de la sortie du livre *Blueness of the Blue* (Torch Press, Tokyo, 2016). Le travail de Kazuna Taguchi gomme les frontières entre photographie et peinture. Elle s'inspire généralement d'images publiées dans la presse pour réaliser des peintures monochromes à l'acrylique qu'elle reproduit ensuite photographiquement pour obtenir un effet particulièrement troublant.
Nassim Daghighian

Sources : dossier de presse et citation : http://www.philipbrophy.com/projects/rstff/SilentSiren_A.html



© Kazuna Taguchi, untitled yet, 2016, tirage gélatino-argentique viré, 42.5x28.3 cm.
Courtesy Christophe Guye Galerie

" Using existing images such as magazine, newspaper and found photo clippings as her motif, Kazuna Taguchi paints anonymous, imaginary women and still lifes with astonishing realism. She then photographs the resulting acrylic painting and, after a patient operation in the darkroom, produces a photograph which will be shown as the final work. Standing in front of her skilfully finished photographic print, a viewer will feel the strange yet irresistible sense of reality in the image. Her works veil the marks of her brushwork, and their photographic aura makes some of the portraits feel like pages from a magazine fashion spread. But in another sense, the ambiguity of their surface – is it a photo or not? is it canvas or paper? – positions Kazuna Taguchi as an artist who is not primarily satisfied with obvious readings of her outcomes. "
" […] Kazuna's portraits foreground the act of distilling to 'freeze' her figures. Their melodramatic posture is heightened in a manner that hauntingly echoes late 19th Century photographs of women interred in insane asylums. Swimming in a fog of grey, the women appear simultaneously lost and trapped within the frame. Again, the blur between identifiable content (the women) and their representation (their photo-painterly rendering) queers any simplistic reading of the image. Kazuna's portraits could be anthropological documents of women suffering seizures, fits or lapses; they could equally be stable women stylistically ravaged through the photographic process. "
Philip Brophy



© Felix Friedmann. Courtesy Sunday Gallery, Zurich

Felix Friedmann. Glorious Lands
Sunday Gallery, Zurich ; 05.02. –05.03.2016
www.sunday.gallery

Dans l'exposition *Glorious Land*, l'artiste autrichien Felix Friedmann montre des images produites principalement ces deux dernières années et qui reflètent sa compréhension artistique de l'existence humaine dans le contexte général de notre environnement. Ses photographies soulèvent des questions existentielles, révèlent des doutes, des surprises et des émotions, provoquant de nouvelles interrogations et une certaine consternation. Le monde perçu apparaît à chacun comme une mise en scène où se déroule le jeu de la vie. Les images nous font découvrir des histoires sans réponse définitive, elles proposent une ouverture et maintiennent la tension de ne pas savoir, de spéculer certaines réponses… Les photographies de Felix Friedmann sont fortement inspirées des choses ordinaires. Il montre des moments récurrents, qui semblent de nature similaire, mais se distinguent de par leur atmosphère unique. L'observateur se sent rapidement proche de ces images et réalise que Felix Friedmann tente de capturer, en elles, les choses que l'on néglige de regarder au quotidien, parce qu'elles sont trop simples ou éphémères, et que l'artiste met en avant dans son travail.

Felix Friedmann (1972) est né à Bâle ; il vit et travaille à Londres. Il a suivi des études de photographie à Vienne à la fin des années 1990. Son travail a été largement publié dans divers magazines internationaux et exposé en Europe. Il a publié son premier livre, *Interferrence,* en 2015.

Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© Felix Friedmann. Courtesy Sunday Gallery, Zurich



© Felix Friedmann. Courtesy Sunday Gallery, Zurich



© Yoshinori Mizutani, Yusurika 006, 2015, tirage pigmentaire d'archive sur papier baryté Hahnemüle, 145.6x97 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Yoshinori Mizutani. Tokyo Parrots – Yusurika – Moonlight
Galerie Au Premier, Zurich, 10.11.2015 – 06.03.2016
www.christopheguye.com

La Christophe Guye Galerie présente une exposition personnelle du jeune photographe Yoshinori Mizutani (1987, JP) à l'espace d'art du restaurant Au Premier. Ses dernières séries *Tokyo Parrots* (2013)*, Yusurika* (2015) et *Moonlight* (2014) y seront visibles. Ces travaux suggèrent les nouvelles possibilités expressives offertes par une attitude flexible de l'artiste oscillant entre tradition japonaise, photographie intime et conception occidentale de la photographie de rue. Les photographies de Mizutani montrent qu'il a une compréhension intime de la transcription des formes, des couleurs, des textures et de la profondeur de champ sur le plan pictural (ici, le plan de l'image photographique).
Yoshinori Mizutani est diplômé du Tokyo College of Photography en 2012. Il a reçu plusieurs prix et a été sélectionné parmi les Talents de Foam en 2014. Il a publié les livres *Tokyo Parrots, Yusurika* et *Colors*.
Curateur : Christophe Guye
Nassim Daghighian

Source : communiqué de presse



© Annelies Štrba, de la série Noonday, 2005 – 2014, tirage pigmentaire, 20x30 cm

Welt-Bilder 6 / World Images 6
Helmhaus, Zurich, 11.12.2015 - 21.02.2016
www.helmhaus.org

Avec : Shan Feiming ; Gilles Fontolliet ; Paul Graham ; Lukas Hoffmann ; Flurina Rothenberger ; Lina Scheynius ; Marike Schuurman ; Annelies Strba

La sixième exposition de la série *Welt – Bilder* (créée en 2005) s'adresse directement à chacun pour s'interroger sur comment on s'oriente ou on s'arrête de regarder, comment on est manipulé ou renvoyé à soi-même, et comment on a vit avec soi-même et avec la société. Quelles images du monde émergent de l'univers visuel d'un photographe? En période d'incertitude, la nécessité d'apprendre plus sur le monde augmente. Les artistes montrent celui-ci différemment, allant jusqu'au fond des choses. Ils osent affirmer leur subjectivité et également remettre en question leur propre existence.

Couvrant cinq continents, excepté l'Australie, et une quinzaine de pays, la sixième édition permet une rencontre intense avec l'image unique, un défi au flot d'images qui nous entourent. La photographie est un moyen idéal pour traiter de la relation entre l'homme et son environnement. Dans un espace et en un temps limités, elle favorise la confrontation à soi-même, notamment lorsqu'on se trouve "perdu" dans une grande ville ou le "no man's land" d'une banlieue.
L'exposition présente aussi des relations moins tendues entre l'homme et la nature comme entre l'homme et la culture. Quand il y a ouverture, si une certaine confiance peut s'établir, l'échange se substitue à la réserve distante et une famille (élargie) peut se créer dans la structure sociale d'un village ou d'une ville.

Une grande diversité formelle caractérise les travaux présentés dans *Welt – Bilder 6*. Des formats de tirages extrêmement variés, des formats monumentaux très nets aux petites images suggestives et floues. De multiples procédés d'accrochage et d'installation, dont une belle proposition de Lina Scheynius, sont à voir dans cette exposition permettant de découvrir de grands artistes de la photographie contemporaine.
Nassim Daghighian

Une publication accompagne l'exposition ainsi qu'une série de rencontres.

Source : communiqué de presse en allemand
https://www.stadt-zuerich.ch/prd/de/index/ueber_das_departement/medien/medienmitteilungen/2015/november/151118a.html



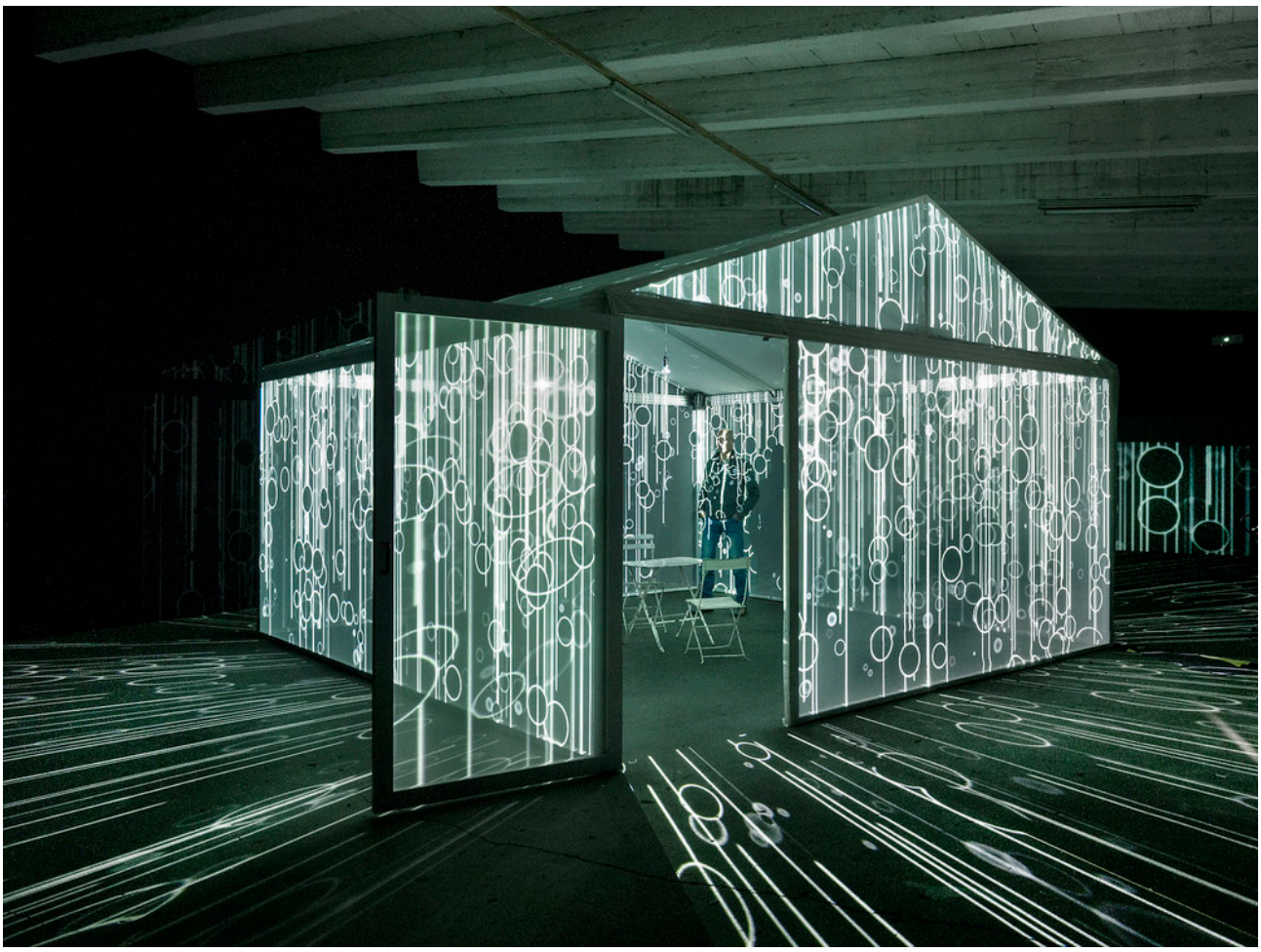
© Ernestine Ruben, *Big Chest,* 1993, tirage au platine-palladium, 29x44 cm

Ernestine Ruben. Bodyscapes
ArteF Galerie, Zurich, 06.02. – 16.04.2016 ; vernissage 06.02., 17h
www.artef.com

Ernestine Ruben (1931, USA ; vit à New York) a commencé sa carrière photographique à 48 ans. Pour elle, la photographie est une forme d'art très abstraite. C'est donc une approche formelle non figurative qui l'amène à s'intéresser au corps dans de subtiles jeux de lumère.

“Photography is abstract because it starts with a given — what the camera records. The challenge is to transcend that. If you think about it, photography is really deductive, because what makes it interesting — and abstract — is what you take away. It’s very much the way a sculptor works… While photographing bodies, for instance, I want to create new bodies in the shadows.”
Enestine Ruben

Source de la citation : https://www.lensculture.com/articles/ernestine-ruben-bodies-in-abstract



© Leigh Sachwitz (flora&faunavisions), *INSIDEOUT*, 2015, installation

Olympus Photography Playground. Night & Day
Photobastei, Zurich, 27.01. - 14.02.2016
www.photobastei.ch

L'exposition interactive *Night & Day* est une expérience ludique et créative gratuite, à vivre avec un appareil photographique Olympus, marketing oblige ! C'est l'occasion de découvrir des installations créées par des artistes réputés internationalement tels que l'Irlandais Maser, Leigh Sachwitz (flora&faunavisions) en collaboration avec Andi Toma (*Mouse on Mars)*, Martin Butler et Erik Olofsen. Les visiteurs pourront ainsi faire partie d'un jeu spectaculaire de lumière et d'ombre, de noir et blanc, de positif et de négatif, vécu à travers les technologies les plus récentes…
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© Dmitri Leltschuk. Commentaire sur l'image : Iwan Artejew (à gauche), 51 ans, est le chef de la famille. Il a onze frères et sœurs et il est le seul d'entre eux qui n'est pas né dans la Tundra. Sascha (au milieu), 34 ans, est son neveu et Dima (à droite), 27 ans, et son fils. Avec quatre autres personnes, ils vivent tous dans la même yourte pointue. Lorsqu'il fait chaud, deux yourtes sont montées et servent, la plus grande (à droite) comme habitat, la plus petite (à gauche) comme sauna.

Dmitrij Leltschuk. L'Arctique des Komis, éleveurs de rennes dans le cercle polaire
Forum pour la photographie documentaire, Coalmine, Winterthur, 22.01. – 24.03.2016
www.coalmine.ch

En 1999, Dmitri Leltschuk a quitté Minsk pour venir étudier à Hambourg. Il retourne régulièrement dans les anciennes républiques soviétiques pour attirer l'attention, grâce à ses reportages photographiques, sur différentes thématiques en lien avec sa région natale. Son projet traite de la République Komi dans l'Arctique. La région est durement affectée par le changement climatique et la fonte des glaces. Le photographe accompagne les éleveurs de rennes avec sa caméra lors de leurs déplacements quotidiens.

Dmitri Leltschuk (né en 1975) a étudié les techniques des médias à la Haute école spécialisée de Hambourg. Depuis 2007, il travaille comme photographe indépendant pour des revues comme mare, *GEO* ou *Der Spiegel*. Sa spécialité est le photojournalisme.
Curateurs : Sascha Renner et Alexanda Blättler

Source : http://photo-award.org/?p=23&lang=fr



© Dmitri Leltschuk. Commentaire : Le troupeau de la famille Artejew compte environ 3000 rennes. Tous doivent être marqués et se faire vacciner. En outre, les bois doivent être taillés. Comme les animaux vivent à l'état semi-sauvage dans le pâturage de la toundra, il faut d'abord les attraper avec un lasso constitué d'un cordon plastique.



© Uwe H. Martin, de la série *Landrush – Dry West*, 2015

Uwe H. Martin. Landrush – Dry West
Espace pour la photographie contemporaine, Coalmine, Winterthur, 22.01. - 24.03.2016
www.coalmine.ch

Depuis de nombreuses années, Uwe H. Martin témoigne de l'impact social et environnemental d'une agriculture qui, à l'échelle mondiale, gère difficilement les tensions entre sécurité alimentaire, production d'énergie et accaparement des terres.

Son dernier projet *Landrush – Green Revolution 2.0*, nominé pour le Greenpeace Photo Award, le conduit en Inde, un pays dans lequel l'agriculture « moderne » a entraîné une augmentation considérable des rendements au cours des cinquante dernières années. Les engrais et les pesticides utilisés ont toutefois des conséquences dévastatrices: les cas de cancer se multiplient parmi les travailleurs et les habitants.

Un long voyage attend les nombreux malades qui montent à bord du « train du cancer ». Marquant 27 arrêts durant son trajet de huit heures à travers le Pendjab, ce train a pour terminus Bikaner, au Rajasthan, où un centre anticancéreux dispense des traitements aux malades.

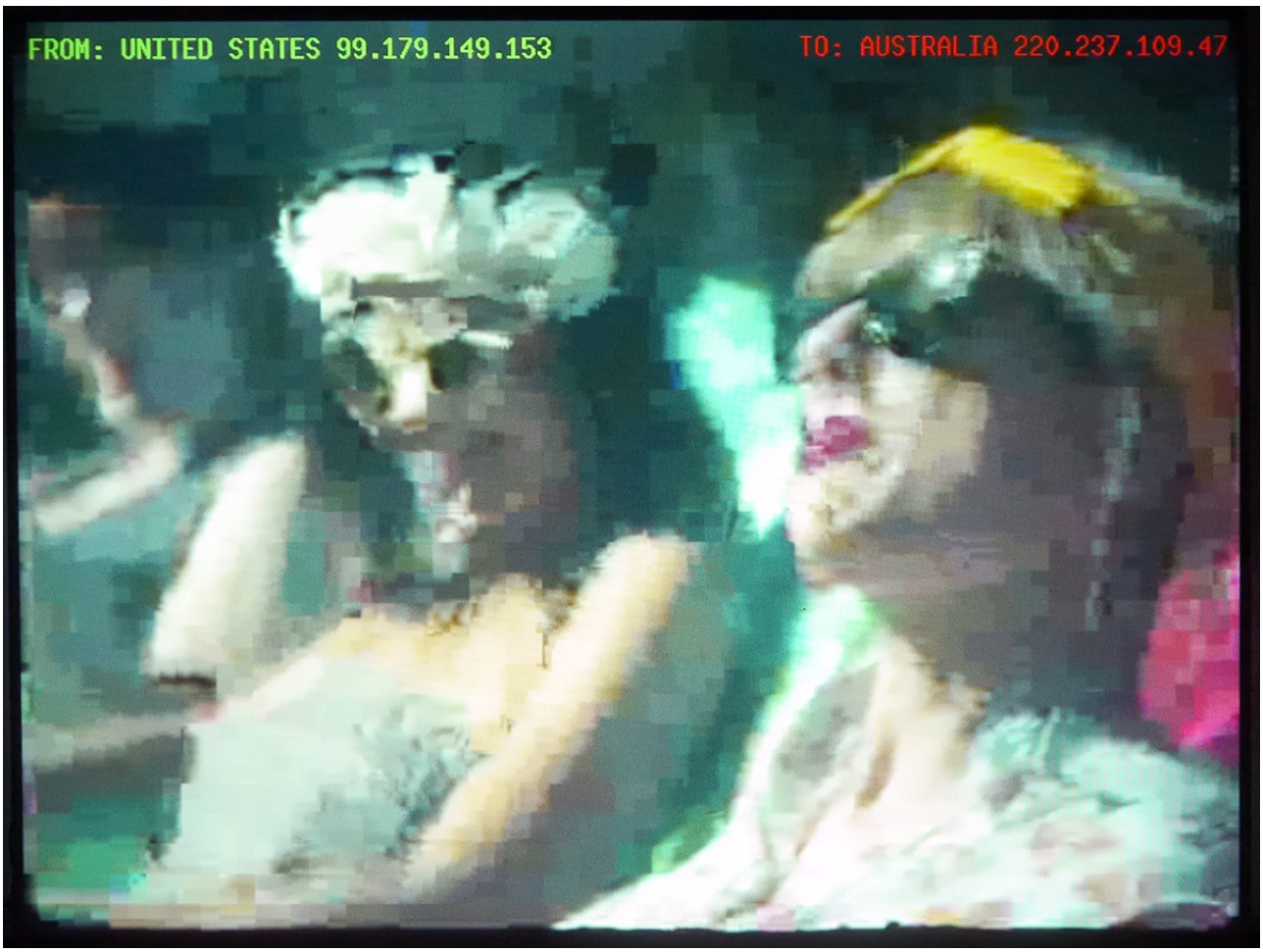
Uwe Martin prévoit d'accompagner ces derniers dans leur vie quotidienne et à bord du «train du cancer» pour raconter l'histoire du progrès et de ses coûts. Il veut aussi montrer qu'il existe des solutions alternatives modernes à l'agriculture chimique, par exemple celles mises en œuvre par les petits paysans de Darveshpura (Bihar), qui leur permettent de récolter des quantités record de riz et de pommes de terre sans utiliser d'engrais chimiques ni de pesticides.

Uwe H. Martin a étudié le photojournalisme à la Haute école spécialisée de Hanovre et à l'École de journalisme du Missouri. En plus de son activité de photographe, il enseigne la photographie et la narration transmédia dans le monde entier. Membre de la célèbre agence Bombay Flying Club, ses projets vidéo et photo ont été distingués par de nombreux prix.
Curateurs : Sascha Renner et Alexanda Blättler

Source : http://photo-award.org/?p=880&lang=fr



© Uwe H. Martin, de la série *Landrush – Dry West*, 2015



© Nicolas Maigret, *The Pirate Cinema*, 2012–2014, installation vidéo interactive sur trois écrans

Situations # 28 - 31 – (in)stability
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 06.02. – 03.04.2016
www.situations.fotomuseum.ch

Les nouvelles *Situations* lancées par le Fotomuseum sont réunies autour du thème de l'(in)stabilité. Dans la culture en ligne actuelle, nous assistons à des transformations radicales au sein de la production, de la distribution et de la consommation des images photographiques fixes ou en mouvement, qui apparaissent dans divers dispositifs et migrent entre eux de manière fluide, interactive et intermédiale. Des processus de (dé)stabilisation sont constamment en cours, même dans les formes les plus statiques de la matière imprimée des archives. Cette nouvelle série de *Situations* retrace les moments productifs d'(in)stabilité dans l'expérience historique et contemporaine de la photographie et du film.

Situation #28 : Nicolas Maigret, *The Pirate Cinema*, 2012–2014

Situation #29 : Maryam Jafri, from the *Versus* series, 2012–2015

Situation #30 : Jan Dibbets, Richard Long, Robert Smithson, 1968–1979

Situation #31 : Oskar Schmidt, *Liquid*, 2015

Source : dossier de presse



Irving Penn, Miles Davis, Tutu, 1986 © Warner Bros. Records

Total Records. Vinyl & Photography
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 27.02. – 16.05.2016 ; vernissage 26.02., 18h
www.fotomuseum.ch

Les disques vinyle et la photographie argentique sont devenus des media emblématiques du 20ème siècle. La valeur nostalgique d'un vinyle le doit autant à l'image de sa couverture qu'à l'enregistrement musical qui s'y trouve gravé. Un regard rétrospectif sur cette histoire commune des disques vinyle et de la photographie révèle qu'ils ont entretenu des relations complexes, que l'on peut retracer en parcourant les étagères remplies du format audio le plus durable et rentable du siècle dernier. L'exposition *Total Records* présente environ 500 couvertures d'album et raconte l'histoire de cette interaction multiforme de deux media, des années 1960 aux années 2000. Cette rétrospective nous fait voyager à travers l'histoire culturelle et médiale de la seconde moitié du 20ème siècle, aussi bien que dans le monde intime de notre mémoire et des souvenirs que nous associons à ces images et aux morceaux de musique.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, Eurasia, vue de l'exposition au Fotomuseum Winterthur. Photo : Christian Schwager

Taiyo Onorato & Nico Krebs. Eurasia
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 24.10.2015 – 14.02.2016
www.fotomuseum.ch

Après leur série à succès *The Great Unreal*, basée sur plusieurs voyages le long des routes américaines (2005-2009), le duo d'artistes suisses Taiyo Onorato et Nico Krebs est reparti sur la route en 2013. Pour cet ambitieux projet de *road trips*, ils ont quitté Zurich en 4x4 en direction de l'Est, parcourant l'Ukraine, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, le Turkménistan, l'Ouzbékistan, le Kazakhstan et la Russie pour finalement parvenir en Mongolie. Après ce premier voyage de quatre mois, ils sont retournés en Mongolie en 2014 et ont effectué également des expéditions individuelles. Les artistes ont voyagé à la fois dans l'espace et dans le temps. Ils se sont confrontés à de multiples cultures, à de vastes paysages quasiment hors de tout repère, à des contrastes parfois frappants entre "turbo-capitalisme" (T. Onorato) des anciens pays soviétiques et traditions ancestrales, telle que la lutte en Mongolie, mais également aux problèmes mécaniques de leur véhicule (voir à ce propos la série *Distance to Destination* sur leur site, incluse dans l'exposition *Eurasia*).

Pour Taiyo Onorato et Nico Krebs, la réalisation de ce projet réside essentiellement sur la communication : entre eux, avec les personnes rencontrées et, *in fine*, avec le spectateur de leurs images. Le duo travaille en argentique avec une chambre photographique (grand format) et du film 16 mm. Les artistes apprécient en effet l'image latente qui leur offre un temps de réflexion sur leur démarche avant de voir les films développés. Plusieurs prises de vue sont en noir/blanc, ce qui leur permet de tirer eux-mêmes leurs photographies. On peut établir ici un parallèle entre le besoin de se confronter à l'ailleurs en parcourant les longues distances en voiture plutôt qu'en avion et l'attachement des artistes à la photographie argentique comme à la lenteur des processus qui n'a rien de nostalgique.

Le projet *Eurasia* constitue un contrepoint évident à *The Great Unreal* car, contrairement aux États-Unis qui ont été beaucoup photographiés et filmés, l'Est renvoie pour les artistes à une notion plus vague : une zone sous-représentée à explorer. La majorité des images paraissent proposer une approche documentaire, descriptive, mais il s'agit bien d'une expérience subjective du territoire parcouru, où se mêlent constructions de mémoire et jeux de l'imagination. Taiyo Onorato et Nico Krebs installent leurs images sous forme de constellations, avec des tirages de tailles diverses disposés à différentes hauteurs, afin de permettre à chaque spectateur de créer sa propre narration.



© Taiyo Onorato & Nico Krebs, Well, 2013, c-print, 173x127 cm. RaebervonStenglin, Sies+Höke and Peter Lav Gallery

Aux photographies s'ajoutent quelques sculptures et la projection de leurs films 16 mm, plus centrés sur l'humain que les images fixes représentant essentiellement des objets et des paysages.

Face à une immense région en pleine mutation, garder l'esprit ouvert, ne pas se limiter à une curiosité ethnographique faite d'*a priori* et proposer un regard créatif sur l'expérience de l'ailleurs sont des principes sous-jacents à la démarche de Taiyo Onorato et Nico Krebs : " avec les images, tu peux dire la vérité mais tu peux aussi mentir, voire mêler vérité et mensonge et finalement créer ainsi ta propre construction." (Taiyo Onorato, entretien avec Aaron Schuman, Fotomuseum Winterthur, 2015, p. 5 et 8, ma traduction).

Pour accompagner l'exposition, un magazine au format d'un journal quotidien (anglais et allemand) est publié par le Fotomuseum Winterthur. Il contient un texte du commissaire de l'exposition, Thomas Seelig (co-directeur du Fotomuseum avec Duncan Forbes), une très bonne interview des artistes par Aaron Schuman ainsi que de nombreux textes en lien avec les thématiques du voyage en Eurasie.
Curateur : Thomas Seelig
Nassim Daghighian



© Rudolf Lichtsteiner, Der Ort ist das Ereignis (Le lieu est l'événement), n° 4, 2007. Court.Fotostiftung Schweiz

Rudolf Lichtsteiner. L'état des choses
Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 24.10.2015 – 14.02.2016
www.fotostiftung.ch

Rudolf Lichtsteiner, né en 1938 à Winterthur, suscite l'attention des milieux de la photo pour la première fois en 1966, lorsqu'il reçoit le fameux Prix Nicéphore Niépce. Lichtsteiner fait alors partie de l'avant-garde européenne, qui libéra le medium de sa fonction de reproduction du visible et revisita le rapport complexe de la photographie avec la réalité. "Si la photographie est si difficile, c'est parce qu'elle est tellement simple" : cette déclaration de Lichtsteiner révèle en lui le philosophe. Rudolf Lichtsteiner se méfie des choses et faits visibles et questionne notre manière habituelle de voir, en produisant de toutes nouvelles expériences visuelles au travers de mises en scène précises, à multiples strates. Des objets de la vie courante et des situations familières – une table, un arbre, sa propre chambre – lui sont un champ de référence idéal pour faire pénétrer le regard de l'extérieur vers l'intérieur des choses et pour faire émerger des symboles à la poésie silencieuse, subtile, onirique parfois. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, dépositaire du fonds Rudolf Lichtsteiner, est la première grande rétrospective consacrée au travail du photographe, qui révèle un parcours artistique rigoureux, suivi avec détermination.
Curateurs : Marina Bergholz et Martin Gasser.



© Barbara Davatz, Bianca et Ernesto, 1982. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Barbara Davatz. As Time Goes By, 1972-2014

Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 27.02. – 16.05.2016 ; vernissage 26.02., 18h
www.fotostiftung.ch

En 1982, Barbara Davatz (1944) fait le portrait de douze jeunes couples de la scène zurichoise – couples d'amoureux, d'amis ou de proches. Elle les a photographiés sur un fond neutre, pour mettre en avant la force expressive des sujets, les visages, les regards, le langage corporel, le jeu subtil avec l'habillement et les accessoires. Ces prises de vues sont le point de départ d'un projet de longue haleine, qui couvre aujourd'hui déjà plus de trois décennies. En 1988, 1997 et 2014, elle poursuit sa série de portraits des mêmes personnes, certaines dans une autre constellation relationnelle. Il en résulte une étude singulière tant sur les marques visibles du temps qui passe que sur l'évolution de la société et des styles. *As Time Goes By* est aussi, in fine, un travail sur les forces d'attraction visibles et cachées entre les êtres. Ce classique de la photographie suisse est montré pour la première fois dans son intégralité à la Fondation suisse pour la photographie. L'exposition est complétée par d'autres séries de portraits conceptuelles qui mettent en exergue la cohérence et l'originalité de la démarche artistique de Barbara Davatz.
Publication : Barbara Davatz, *As Time Goes By. 1982, 1988, 1997, 2014*. Edition Patrick Frey, 2015.

Source : dossier de presse



© Dominik Stauch, The Big Showdown, Zurich, Wolfsberg-Verlag, 2011, livre réalisé en collaboration avec Thomi Wolfensberger et avec la participation de Bernhard Bischoff & Partner à Berne. Courtesy Cabinet des estampes, Bibliothèque nationale suisse

Le livre de photographie et ses auteurs

Cabinet des estampes, BN Bibliothèque nationale suisse, Berne, 28.11.2015 – 13.02.2016
www.nb.admin.ch/expositions

Un livre de photographie, comme la formule le laisse entendre, est un ouvrage reproduisant des photographies. Mais si cette définition paraît claire et évidente, elle dissimule une grande variété de types de livres. Alors qu'à ses débuts la photographie sert encore d'illustration au texte, elle sera redécouverte au 20e siècle par les avant-gardes comme genre artistique propre : le « livre de photographie » voit le jour. Dans les années 1960, les artistes du Pop Art, de l'art conceptuel, du Land Art ou encore des performances créent des livres dont le message premier est transmis par les images. Le livre de photographie se rapproche ainsi de l'« artist's book ».
L'exposition *Le livre de photographie et ses auteurs* présente des livres de photographie d'auteurs, de photographes ou d'éditeurs suisses à partir de 1990 et souhaite interroger le rapport entre ceux-ci. Elle fait suite à *Unikat–Unicum. Livres d'artiste*, organisée en 2014. Ce cycle d'expositions s'inscrit dans le cadre du projet de recherche soutenu par le Fonds national suisse pour la recherche scientifique, intitulé *Les artistes et les livres (1880–2015). La Suisse comme plateforme culturelle*.
Curatrices : Susanne Bieri (Directrice, Cabinet des estampes, BN), Dr.Nathalie Dietschy (Chercheuse FNS Senior, UNIL).



© Gian Paolo Minelli Minelli, La piel de las ciudades / The skin of the cities, Markus Bosshard, Jürg Trösch et Tobia Bezzola (éds.), Zurich, Codax Publisher, 2010. Courtesy Cabinet des estampes, Bibliothèque nationale suisse

Avec les artistes et éditeurs suivants :
4478 Zine, Actes Sud, Joëlle Allet, Merry Alpern, Emmanuelle Antille, b.frank books, John Baldessari, Marcel Biefer & Beat Zgraggen, Linus Bill, Richard Billingham, Delphine Burtin, Boabooks, Christoph Keller Editions, codax publisher, Jean-Luc Cramatte, Barbara Davatz, Rineke Dijkstra, Roger Eberhard, Edition der Tage, edition fink, Edition Howeg, Edition Museum für Gestaltung Zürich, Edition Patrick Frey, Ruth Erdt, Erik Erik Erik, etc publications, Leo Fabrizio, Nicolas Faure, Peter Fischli & David Weiss, Philippe Fragnière, Thomas Galler, Paul Graham, Yann Gross, Gabriela Gründler, Wade Guyton & Beatrix Ruf, Stéphanie Gygax & Jean-Paul Chatelanat, Yann Haeberlin, Zuni Halpern, Roni Horn, Infolio, J RP Ringier, Thomas Kadlcik, Erik Kessels, Kodoji Press, David Küenzi, Max Küng, Lars Müller, Joëlle Lehmann, Les presses du réel, Christian Lutz, Ari Marcopoulos, Pietro Mattioli, Susanne Meyer, Migros-Genossenschafts-Bund, Claudio Moser, Olivier Mosset, Marco Müller & Nicolas Sourvinos, Marianne Müller, Gian Paolo Minelli, Nieves, Tayio Onorato & Nico Krebs, Walter Pfeiffer, Peter Piller, Marco Poloni, Vaclav Pozarek, Augustin Rebetez, Luciano Rigolini, Ringier, Maya Rochat, Rollo Press, RVB BOOKS, Scalo, Jean-Frédéric Schnyder, Christian Schwager, Shirana Shabazi, Izet Sheshivari, Dino Simonett, Jules Spinatsch, Dominik Stauch, Steidl, Erik Steinbrecher, Annelies Štrba, Beat Streuli, Studio Achermann, Joël Tettamanti, Mungo Thomson, Peter Tillessen, Verlag Scheidegger & Spiess, Vexer Verlag, Erik van der Weijde, Zürcher Hochschule der Künste, Wolfsberg Verlag, Andreas Züst.

Source : dossier de presse